Irénikon

Sommaire

IRÉNIKON

TOME LXXVI 2e et 3e trimestre 2003

Éditorial

«Dans la personne du métropolite Nikodim, les Églises ont perdu un des artisans les plus convaincus du rapprochement entre les chrétiens, l'Église catholique l'un des prélats orthodoxes qui l'avait le mieux comprise et appréciée, le monastère de Chevetogne un ami bienveillant et généreux». Telle fut la conclusion de la notice nécrologique publiée par notre revue au moment du décès du métropolite Nikodim (Rotov) de Leningrad il y a vingt-cinq ans (Irénikon, 51[1978], pp. 427-430]).

L'anniversaire de ce décès, survenu le 5 septembre 1978 lors d'une rencontre du métropolite avec le pape Jean-Paul Ier, ne doit pas passer inaperçu à un moment où l'incompréhension entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe russe continue à s'étaler au grand jour. Il nous rappelle que même en des temps d'adversité, la foi chrétienne déplace les montagnes. Déjà de son vivant, la personnalité et l'action du métropolite étaient controversées. Elle le reste aujourd'hui dans sa propre Église et au-delà. Les célébrations modestes organisées par le métropolite Cyrille (Gundjaev), président du département du patriarcat de Moscou pour les relations extérieures de son Église, à Smolensk du 31 août au 2 septembre derniers, et celle du 5 septembre à Saint-Pétersbourg à l'initiative du métropolite Vladimir (Kotljarov), en témoignent.

Il reste que le métropolite Nikodim, dans une situation dramatique de persécution religieuse en son pays, dès le début des années Soixante du siècle dernier, s'est révélé comme un évêque charismatique aux vues et aux initiatives prophétiques. Il a permis à son Église d'entrer dans le Conseil œcuménique. Il a su nouer des contacts avec l'Église catholique. Il a voulu renouer dans son diocèse avec la tradition d'enseignement théologique de niveau universitaire d'avant la révolution bolchevique. Il a cherché à valoriser

l'héritage historique, culturel et religieux, de la Russie comme témoignage silencieux mais combien éloquent de la foi au Christ Sauveur. Il a espéré voir refleurir la vie monastique. De source sûre, nous avons appris qu'un jour il est allé célébrer la Sainte Liturgie dans ce haut lieu spirituel et culturel qu'est le monastère d'Optino, afin de donner corps à l'espérance et à la continuité. Mais il était convaincu que désormais les Églises, et en particulier les Églises orthodoxe et catholique, pour témoigner du Christ en ce monde, devaient porter les fardeaux les unes des autres. Il fallait avancer à petits pas, par des initiatives d'aide mutuelle désintéressée.

Dans cet esprit, notre communauté a saisi l'occasion du tricentenaire de la ville de Saint-Pétersbourg et du 150e anniversaire des relations diplomatiques entre la Belgique et la Russie pour organiser le 16 mai dernier dans les locaux de la Bibliothèque nationale de Russie un colloque consacré aux relations ecclésiales et spirituelles entre la Belgique et la Russie. Nos lecteurs découvriront la plupart des conférences de cette journée dans le présent fascicule. Il est bon de faire mémoire ensemble des liens nombreux qui ont existé dans le passé pour les reprendre et les intensifier aujourd'hui.

Dans la lettre que le métropolite Cyrille a adressée aux organisateurs du colloque, il relève l'estime de l'Église orthodoxe russe pour l'Église de Belgique, son primat et notre monastère. Il souligne l'importance dans l'actuel contexte difficile des petits pas pour apaiser les tensions: «Dans ce contexte, on aimerait souhaiter que la Belgique soit toujours une terre de dialogue et de réconciliation, où soient arrondis les angles, où cessent les confrontations et où les parties adverses trouvent plutôt ce qui les unit et non ce qui les divise. C'est peut-être justement sur ce sol béni que seront trouvés les chemins vers le rétablissement de relations franches et bienveillantes entre les Églises orthodoxe et catholique».

Le cardinal Mercier et l'émigration russe en Belgique

Je remercie les organisateurs de ce colloque de l'honneur qu'ils me font en me proposant de vous parler du cardinal Mercier, figure célèbre de la hiérarchie catholique, et de l'aide qu'il a apportée aux émigrés russes orthodoxes de Belgique, chassés de Russie par la révolution bolchevique de 1917. Grâce à cette aide reçue entre les deux guerres mondiales, beaucoup de ces émigrés ont survécu, étudié et pu éduquer leurs enfants.

Deux caractéristiques frappent quand on considère cette aide. La mémoire que les émigrés ont gardée de ce haut dignitaire ecclésiastique en leur proposant son aide sans qu'ils se sentent obligés d'y reconnaître la marque de l'Église catholique; d'autre part, la manière dont cette aide fut réalisée, entre les années 1920 et 1930, qui montre que le cardinal a effectivement voulu qu'il en soit ainsi. L'intérêt scientifique d'étudier cette convergence de l'aide du cardinal avec la mémoire que les émigrés russes en ont gardée apparaît rapidement dès qu'on entreprend l'analyse de l'une et de l'autre, comme l'ont entrepris les études scientifiques faites en Belgique à l'Université catholique de Louvain en 1987 par Nathalie Tamigneaux et en 1993 par Jean Weber, et enfin, très récemment, à la *Katholieke Universiteit van Leuven*[1] par les nombreux travaux de Wim Coudenys. Ces études incitent à tenter de définir l'image que les émigrés russes avaient d'eux-mêmes, face à l'apparence sociale du comportement du cardinal à leur égard.

1. L'*Universitas Catholica Lovaniensis* (UCL), institution unique à l'époque du cardinal Mercier, a été scindée en 1968 en deux universités distinctes, l'une francophone, l'Université catholique de Louvain (UCL), et l'autre néerlandophone, la *Katholieke Universiteit van Leuven* (KUL) (N.d.l.R.).

1. LE CARDINAL MERCIER

Reprenons tout d'abord les caractères généralement admis de l'historiographie de l'histoire de l'Église catholique, et situons-y la biographie du cardinal et des émigrés russes en Belgique.

Désiré Mercier naît en 1851, dans une petite ville de Belgique. Il est l'un des enfants d'une famille de notables locaux de tradition catholique, famille où les vocations religieuses sont fréquentes, et qui lui transmettra le sens des responsabilités que se reconnaissent l'Église catholique et le pouvoir public belge. L'enfant est studieux, et attiré très tôt par la vocation sacerdotale. Il fait des études brillantes de théologie à l'Université de Louvain.

Que peut-on penser de la perception que ce jeune homme a alors de la situation de son Église?

Après le schisme chrétien d'Orient, la fragmentation de la chrétienté se prolonge par la Réforme, et s'accentue encore par la différenciation des nations européennes. Au cœur de ces turbulentes formations, le développement fulgurant de la science expérimentale et de la démographie déclenche une industrialisation qui enferme de vastes groupes sociaux dans une pauvreté physique et morale qui mine les États alors même qu'ils se forment. À partir du XVIII[e] siècle, des solutions à cette instabilité sont proposées par des pensées laïques qui soutiennent des oppositions violentes entre riches et pauvres, et de plus, se dressent souvent contre l'Église. Dans ce cadre, au XIX[e] siècle, l'Église romaine doit donc retrouver son unité, en réagissant à une connaissance scientifique qui ne se réclame plus du dogme, et en affrontant par l'exercice pastoral une surpopulation et une misère persistantes. Face à ces problèmes, le pape Léon XIII stimulera un renouvellement du discours de l'Église par un retour à l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, et une rénovation de l'action de l'Église par un engagement social et par l'encouragement à honorer les Églises orthodoxes et orientales catholiques.

Tel est, vraisemblablement, la perception du problème de l'Église qu'a un jeune étudiant en théologie d'une grande

intelligence, comme l'est Désiré-Joseph Mercier. Il y répond par de brillantes études universitaires qui le préparent à affronter les problèmes. Sa recherche universitaire le mène à créer un thomisme rénové qui s'associe aux développements incessants de la science expérimentale. Nommé professeur à l'Université de Louvain, il prend, de plus, l'initiative de stimuler la recherche spirituelle personnelle des étudiants en théologie. Son action scientifique et pédagogique lui vaut l'approbation du monde intellectuel, et malgré de nombreuses critiques venues de la hiérarchie catholique, il sait prouver aux yeux du pape qu'il a une perception aiguë des questions actuelles de l'Église. Il gravira donc rapidement les échelons de la hiérarchie universitaire et ecclésiastique. En 1907, à 56 ans, il est créé cardinal.

Dans son rôle pastoral, il affronte la violence sociale européenne en rénovant en Belgique la formation religieuse des prêtres, la formation professionnelle des ouvriers pour laquelle il crée plusieurs écoles supérieures techniques, et en favorisant un mouvement social dans les paroisses. Simultanément, il voue son attention à l'urgence, proclamée par Rome, de la réunion des Églises en Europe. Sa pensée personnelle lui dicte que cette réunion doit être davantage chrétienne qu'ecclésiastique. En particulier, il pense que l'Église orthodoxe russe et l'Église anglicane peuvent être des agents majeurs de la réunion. En ce qui concerne l'Église orthodoxe russe, il y voit deux raisons. D'une part, en tant que chercheur scientifique averti, historien et théologien, il perçoit que la civilisation russe est en cette fin du XIXe siècle, plus pénétrée de la chrétienté qu'aucun autre pays du monde. D'autre part, il perçoit que la connaissance scientifique, artistique, théologique y atteint alors, les niveaux de la recherche mondiale. Pour lui, philosophe et théologien néothomiste, ce n'est pas une simple coïncidence: la connaissance est un symptôme de l'élévation de la chrétienté, et la chrétienté produit la science. Cette pensée s'apparente à celles du philosophe russe émigré en France Berdiaeff, et des philosophes français d'origine russe Kojève et Koyré qui se développeront plus tard en France dans la mouvance des

existentialismes athée et chrétien. La difficulté majeure qu'il voit dans la réalisation d'un œcuménisme qui respecte l'idéal chrétien est d'éviter la dérive de prosélytisme, car elle lui ferait perdre son sens.

2. L'Émigration orthodoxe russe et le cardinal

Lorsque la première guerre mondiale survient, avec la même détermination qu'il a mise à faire de la recherche scientifique et rénover l'enseignement universitaire, il oppose une attitude ferme à l'occupant allemand. Dans ce cadre, à ses yeux, la Russie tsariste reste donc l'alliée parmi les Alliés. C'est avec cette perception générale, religieuse et politique, des conditions tendues de l'après-guerre de l'Europe occidentale et de l'exode de millions de slaves chrétiens dû à l'éclatement de la guerre civile russe, qu'il va approcher le problème de l'union des deux grandes Églises anglicane et orthodoxe. D'une part, il s'engage dans les Conversations de Malines où l'attendent des interlocuteurs anglicans. D'autre part, par la forme de son aide aux réfugiés russes, il veut répondre au reproche de prosélytisme que les Orthodoxes adressent à l'Église catholique. Lorsqu'il réagira à l'inertie apparente du gouvernement belge face à l'émigration russe, en faisant directement appel aux institutions et au public belges, son attitude tranchera avec le confessionnalisme qui se manifeste dans d'autres aides catholiques, aussi honorables fussent-elles, telle par exemple l'œuvre de Mgr Van Caloen. Et, de fait, il gagnera très vite non seulement la confiance de tous les émigrés russes qui voient leur héritage culturel reconnu par le cardinal, mais aussi celle des prélats orthodoxes qui rendront hommage au désintéressement chrétien de l'œuvre du cardinal, publiquement et à plusieurs reprises.

Parmi les nombreuses formes d'aide dont les intérêts possibles pouvaient inciter à la méfiance, on est en droit de se demander aujourd'hui comment l'apparence désintéressée de l'aide du cardinal a été si rapidement identifiée et

particularisée par les émigrés russes. Le cardinal n'était pas le seul à vouloir aider les centaines de milliers d'émigrants fuyant l'intégration dans le système soviétique en traversant les régions encore bouleversées de l'après-guerre. Les gouvernements de plusieurs pays comme la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la France, rassemblent des sommes importantes pour secourir les réfugiés, envoyer les enfants dans des écoles, trouver des bourses pour les étudiants des écoles supérieures. Le comité international de la Croix-Rouge est très actif, de très nombreuses associations se créent spontanément au sein des populations. L'Église catholique organise, elle aussi, des associations d'aide.

Dans cette situation générale de l'Europe, le cardinal Mercier se définit comme le pourvoyeur d'aide morale et matérielle qui compense l'inertie du gouvernement belge vis-à-vis des émigrés. Il interviendra personnellement auprès des autorités pour l'obtention de visas. Il sollicitera des fonds dans le public belge, auprès des paroisses et des communes, pour l'aide aux réfugiés. Il obtiendra donc du public belge ce que le gouvernement néglige de faire. Il répond rapidement et avec précision aux appels, tels ceux qui viennent des réfugiés russes amenés en masse à Constantinople. Nous citerons ici quelques cas exemplaires.

On se souvient bien en Belgique jusqu'aujourd'hui de la réponse apportée à l'appel de Madame Kouzmina-Karavaïeva née Selivanova (1885-1940), qui crée la «Maison des enfants russes» et réalise le sauvetage de près de 150 enfants russes isolés et perdus à Constantinople, à ses frais, par la Croix-Rouge et avec des aides variées. Le cardinal Mercier obtient du gouvernement belge l'autorisation pour eux de s'établir en Belgique et des visas pour les parents qui veulent accompagner leurs enfants. Les enfants arrivent à Liège en 1923.

Des photos d'archives prises entre 1924 et 1940 illustrent des exemples de personnes redevables à l'aide du cardinal. Sur l'une d'elles, prise en 1934, on voit la sortie de l'église de Saint-Pantéléïmon à Bruxelles, où vient d'avoir lieu le

mariage d'Olga von Melnik, âgée de 22 ans, à Boris Bieliavsky. Enfant, cette jeune fille fut recueillie à Constantinople par une fondation créée par Madame Kouzmina-Karavaïeva au bénéfice d'enfants russes dispersés par la révolution. Accueillie en Belgique par les soins de la même Fondation, elle y étudie et obtient un diplôme d'infirmière grâce à l'aide du cardinal Mercier. Sur cette photo, on voit les mariés et Madame Kouzmina-Karavaïeva.

Citons encore l'appel de la baronne S. Wrangel, née comtesse Mouravieff, bloquée en Russie avec ses enfants, et menacée par les révolutionnaires. Le cardinal lui répond et assure le sauvetage de ces personnes. Nous reproduisons ici la réponse du cardinal à la lettre de remerciements de la baronne Wrangel, lors de l'aboutissement de ses démarches:

> «Archevêché de Malines, le 22 décembre 1922.
> » Madame,
> » Permettez-moi de m'associer à la grande joie qui remplit votre cœur au moment où vous allez enfin pouvoir serrer dans vos bras votre chère fille après une longue et cruelle séparation. Si j'ai pu dans quelque mesure adoucir votre épreuve en vous témoignant ma vive sympathie, j'en rends grâce au bon Dieu et je joins ma voix à la vôtre pour Le supplier de continuer à vous soutenir et à vous entourer de sa protection. Agréez, je vous prie Madame, pour vous et votre chère enfant, mes meilleurs vœux de Noël et de Nouvel An et croyez à l'expression respectueuse de mes sentiments dévoués».
> Signature du cardinal.

Le petit-fils du poète Alexandre Pouchkine, Nicolas Pouchkine (né en 1883, docteur en droit et lieutenant de cavalerie), lance, à partir de la Yougoslavie où il est réfugié, un appel à l'aide au cardinal par l'intermédiaire du père Pierre Iswolsky (1923), qui y répond. Nous reproduisons ici la lettre adressée par Nicolas Pouchkine au cardinal:

> "Belgrade, 46, Lomina
> » Éminence,
> » La réputation de bonté toute exceptionnelle dont vous jouissez et la haute dignité que vous occupez dans les rangs de l'Église catholique, me font espérer que vous aurez un peu

d'indulgence pour celui qui est assez osé pour vous adresser une semblable demande, sans même avoir l'avantage de vous être connu. Il est vrai que j'ai la certitude que ma lettre ne peut tomber entre vos mains à moins d'obtenir l'appui et la protection de M. MacEnzie, Trésorier général de l'Union internationale de secours aux enfants, et de M. G. Zwerner son délégué à Belgrade, au service duquel je suis actuellement attaché. C'est là ma seule excuse.

» Confiant en les saintes paroles adressées jadis par Notre Seigneur à Ses disciples: "*Pulsate et aperietur vobis*", je me décide à vous exposer l'objet de ma très respectueuse prière.

» Je suis le petit-fils, en ligne directe, du plus grand des poètes russes Alexandre Pouchkine qui par son talent a obtenu une place d'honneur au premier rang des célébrités mondiales. Ceci m'impose la lourde responsabilité de donner à mes deux enfants une éducation digne du nom illustre qu'ils ont la gloire de porter et dont ils sont les derniers représentants. Or, j'ai eu maintes occasions de me convaincre que de nos jours, seuls les collèges tenus par les ordres catholiques sont en état de donner aux enfants une éducation vraiment chrétienne et morale en même temps qu'une instruction supérieure et soignée.

» Veuillez croire, Monseigneur, que si mon intérêt était seul en jeu, pour rien au monde, je ne me serais permis d'abuser de votre indulgence. C'est au nom de mes enfants et à celui de mon célèbre grand-père que je viens invoquer votre toute puissante protection pour obtenir en Belgique une situation qui puisse me permettre de faire vivre et d'élever mes enfants.

» Mes désirs sont tout à fait modestes et je n'ai aucune prétention exagérée. Toute offre de travail qui m'assurerait une "existence minimum" serait acceptée avec la plus grande reconnaissance et me ferait faire tout mon possible pour conquérir l'estime des personnes qui m'auraient honoré de leur confiance.

» Grâce à Dieu, dès les premiers jours de mon arrivée à l'étranger, j'ai toujours pu par mon travail suffire au besoin de ma famille et j'ai la satisfaction de constater que je ne suis à la charge de personne.

» La raison qui me fait rechercher une situation précisément en Belgique est que de toutes les langues vivantes que je connaisse c'est la langue française qui m'est la plus familière,

car ayant reçu dans mon enfance une éducation étrangère, jusqu'à l'âge de quatorze ans je n'en ai parlé aucune autre. Il en est de même pour toute ma famille qui dans son intimité est habituée de se servir de la langue française qui de plus est la langue maternelle de ma femme, dont la mère est une Suisse du canton de Genève. En Belgique, nous avons ma femme et moi des relations de parenté et d'amitiés.

» Pour le cas où ma prière obtiendrait de vous l'accueil tant espéré, je me permets de joindre à la présente mon bref *curriculum vitae*, qui vous mettra au courant de ma vie et de mes emplois antérieurs.

» Me recommandant à vos saintes prières, j'ai l'honneur de demeurer, de votre Eminence, le très humble et dévoué serviteur.

» N. Pouchkine. 3 février 1923»

(Suit le *curriculum vitae* de Nicolas Pouchkine)

Grâce à l'aide du cardinal, Pouchkine parvient à venir en Belgique, lui, sa femme et ses deux enfants qu'il installe en des institutions secondaires d'abord, universitaires ensuite.

Dès 1920, le cardinal crée des bourses à l'Université de Louvain pour un premier groupe de vingt étudiants russes. Il sollicitera les paroisses, les banques, les industriels, les Universités. Sa réputation d'honnêteté lui ouvrira bien des portes, de particuliers aussi, et assurera la survie de nombreuses familles et l'éducation de nombreux étudiants. Constatons d'abord que Mgr Mercier, en se démarquant de la prudence timorée du gouvernement belge, mérite une reconnaissance profonde. Mais de plus, cette aide n'entraînait pour les bénéficiaires ni la dette ni l'humiliation qu'on ressent vis-à-vis d'un bienfaiteur. En effet, si le cardinal a su s'inspirer des modèles d'aide catholique dans les pays étrangers, il a su aussi en contourner les tentations confessionnalistes. Rappelons ici un exemple cité par N. Tamigneaux. En France, le père jésuite d'Herbigny se dévoue à l'aide aux Russes pour lesquels il a une sympathie particulière. Il crée en France une aide aux réfugiés russes, et suggère par la suite au cardinal de créer une aide analogue. Le cardinal accepte que l'association créée en France par d'Herbigny serve de modèle en Belgique. Les premiers textes rédigés

par le père d'Herbigny parvenus au cardinal révèlent clairement une intention prosélytique. Mais quand, seize mois plus tard, l'Aide belge aux Russes (ABR) est érigée par le cardinal, la note confessionnaliste ne s'y retrouve plus. La liste de tels exemples est longue.

Si donc le profil de l'aide populaire du cardinal tranche clairement en Belgique sur le fond d'indifférence du gouvernement, l'abandon du confessionnalisme a transformé cette reconnaissance en admiration et en sympathie chez les Orthodoxes. On s'en convainc par les très nombreux remerciements et déclarations, discrètes ou officielles, individuelles ou journalistiques, venant tant des familles que des évêques orthodoxes, qui, de 1922 à 1930, ne furent jamais contredits.

Cette attitude non confessionnaliste est prouvée aussi par la formulation claire du discours qu'il adresse tant aux religieux catholiques et orthodoxes qu'aux interlocuteurs politiques.

(1) Tout d'abord, indépendamment de son attitude à l'égard des émigrés, l'attitude générale du cardinal au sein de la hiérarchie s'oppose au confessionnalisme: elle se manifeste sans ambiguïté dans le soutien qu'il accorda à ceux qui voulurent un œcuménisme distinct de l'unionisme formant souvent l'élan missionnaire de l'Église catholique. À preuve, les relations étroites que le cardinal eut avec l'abbé Portal et dom Lambert Beauduin et qui le font apparaître aujourd'hui comme un précurseur de l'œcuménisme tel qu'il fut admis par l'Église catholique en 1964, au concile de Vatican II. Elle se manifesta dans bien de ces déclarations. Pensons à celle où, en 1925, parlant de l'Union des Églises, le cardinal n'évoque pas le retour au bercail, mais suivant les paroles de dom Beauduin, il parle «d'ouvrir entre l'Orient et l'Occident les percées lumineuses de la confiance et de l'amour».

(2) Ensuite, la pensée du cardinal est suivie par des penseurs orthodoxes attentifs qui ont la même compétence que lui et ne sauraient laisser échapper des contradictions entre ce qui se dit et se fait, et qui se trouvent eux-mêmes dans des

circonstances dramatiques où cette perspicacité est décuplée. Or, une grande part des émigrés, et spécialement en Belgique, sont attachés à la hiérarchie religieuse orthodoxe, et le niveau élevé de leur éducation leur permet de suivre aisément les démonstrations logiques qu'elle leur donne. Il est donc hautement significatif qu'une personnalité comme Mgr Euloge, aussi anti-catholique que pouvait l'être un Russe orthodoxe, voue les plus grands respect et amitié au cardinal Mercier dont il accepta par ailleurs, l'aide matérielle. Soulignons qu'Euloge ne cessa jamais de dénoncer le «traquenard» du prosélytisme catholique.

(3) Enfin, le cardinal invite à la célébration de la liturgie orthodoxe non pas comme à la tolérance d'un rite, mais comme au respect d'un acte sacré. Rappelons que le cardinal met à la disposition du père Iswolsky, prêtre orthodoxe, un local pour la célébration de la liturgie orthodoxe à Louvain. Ainsi, à Louvain, dès les premières initiatives du cardinal, bien que les religieux catholiques gèrent souvent des homes d'accueil d'étudiants russes, le pouvoir de penser et de s'administrer reste réellement aux mains des Orthodoxes émigrés.

(4) Finalement, basées sur l'exercice d'une intelligence mutuelle, rendue possible par la logique soutenue des faits, les relations d'amitié individuelle ou générale se multiplient. Rappelons les visites amicales et cordiales du père Iswolsky au cardinal et l'intervention du cardinal auprès de Rome pour faire condamner la brutalité de l'Armée Rouge contre le patriarche Tikhon en 1922, faite à la requête du père Iswolsky. Entre ces deux hommes, de nombreux contacts consolidèrent une mutuelle amitié. Rappelons le titre de «Père des étudiants russes en Belgique» que les étudiants russes attribuèrent au cardinal Mercier. Rappelons encore que les étudiants russes de l'Université de Louvain, aussi anti-catholiques et orthodoxes qu'ils pouvaient être, ont remis en 1924 un album de quarante pages pour son jubilé au cardinal Mercier comportant les signatures de la quasi totalité des associations d'émigrés russes en Belgique. Un service religieux fut célébré à sa mémoire le

31 janvier 1926 par Mgr Euloge, archevêque métropolite des Églises russes en Occident, auquel assista une foule énorme et variée.

4. L'ÉMIGRATION RUSSE EN BELGIQUE

Afin d'approcher par un autre biais la relation qui unissait le cardinal aux Russes émigrés, considérons maintenant les caractéristiques de leur situation et de leur comportement en Belgique.

En 1926, le cardinal meurt, et son influence va s'éteindre progressivement en quelques années. En 1930, de l'avis de nombreux émigrés russes, l'effet de cette disparition sera sensible, car la condition matérielle des étudiants émigrés russes se détériore fortement. Néanmoins, malgré cette courte période, son aide aura été décisive pour réaliser une intégration sociale des Russes émigrés en exil.

Le rôle matériel du cardinal dans cette intégration est donc clair, mais l'explication de cette efficacité réside tout autant dans la capacité des émigrés de s'adapter à des circonstances matérielles et psychologiques difficiles. Comme on le voit dans les autres pays d'Europe que l'action du cardinal n'atteignait pas, cette capacité est due à leur niveau d'éducation généralement très élevé, hérité de la tradition intellectuelle russe dont ils provenaient. Ainsi, des gens éduqués à remplir des fonctions sociales à haute responsabilité, acceptaient en exil de remplir sans fausse honte les tâches les plus humbles pour survivre. Ce fait est bien connu: combien d'officiers, d'anciens magistrats, d'hommes d'État ont rempli des emplois où aucune qualification n'était requise: manœuvres de chantier, chauffeurs de taxis, concierges, jardiniers, etc...., situations qui furent souvent décrites par la littérature émigrée, notamment par les écrivains Vladimir Nabokov et Nina Berberova. Il est remarquable que ces difficultés n'ont pas empêché ces émigrés de continuer à se former et à éduquer leurs enfants avec la même constance qu'ils auraient eue dans les conditions favorables connues en

Russie. Il apparaît donc que si le soulagement matériel apporté par le cardinal aux exilés russes a été important, le soulagement moral fut encore plus efficace, car sa forme désintéressée, en respectant le sentiment de dignité de ces Russes, soutenait leur capacité à maintenir et développer l'héritage culturel qu'ils avaient emporté de Russie.

L'autonomie culturelle de ces émigrés russes dits «blancs» est encore prouvée par le caractère patriotique de leur perspective culturelle, héritée d'une longue tradition littéraire, musicale, scientifique, picturale, de dimension universelle, forgée aux XVIIIe – XIXe siècles par des Lomonossov, Karamzine, Saltykov-Ščedrine, Gogol, Pouchkine, Dostoïevski, Soloviev, Mendeleïev, Tchekhov, Tolstoï, Klioutchevski, pour ne citer que quelques-uns des noms les plus célèbres de l'époque, au sein de divers mouvements slavophiles qui voisinaient, voire se fondaient, avec de nombreuses autres revendications populaires nationales. Dans les années 1920-40, l'élan éducatif de l'émigration obéit à cette perspective culturelle, à ce patriotisme qui correspondait, au fond, à une modernisation profonde de l'État russe, et devenait, après la révolution de 1917, la nécessité morale de s'opposer au bolchevisme qui avait soumis la Russie à sa dictature. Malgré le développement artistique et scientifique de la culture russe en exil, mis en évidence par Nikita Struve, cet aspect primordial de l'héritage culturel du XIXe siècle reste encore aujourd'hui peu évident pour beaucoup d'historiens tant soviétiques qu'européens. Le comportement des Russes émigrés fut si bien étiqueté des diverses appellations évoquant les idéologies fascistes-nationalistes, qu'il fut très souvent confondu avec ces dernières. En effet, du point de vue des observateurs non russes ou soviétiques, soit l'aspect national de ce comportement était assimilé à de telles idéologies développées en Europe entre les deux grandes guerres, soit cet aspect national semblait s'opposer aux consciences socialistes soviétique ou européenne qui ne connaissaient de morale qu'internationaliste, soit il était assimilé par les diverses formes de marxisme à la classe théorique de réactionnaires indignes, puisque l'émigration russe (1 à 2 millions de personnes) fut en grande

majorité le fait de la couche instruite de la population russe pré-révolutionnaire. Or, du point de vue de la conscience des émigrés russes «blancs», ce sentiment général de la russité culturelle se présente sous des apparences superficielles très différentes d'un groupe à l'autre de l'émigration, mais semblable à elle-même tant chez ceux qui se sentaient socialistes que chez les monarchistes ou d'autres encore. En particulier, en Belgique, où nobles et militaires gradés étaient nombreux, libérer le peuple russe du communisme se présentait comme une question d'honneur. Cela procédait bien moins d'une idéologie de pouvoir déchu, comme on l'a répété si souvent, que de la conscience d'une obligation morale de sauvegarder un acquis culturel élevé.

Pour cette raison, en Belgique, dans l'entre-deux-guerres et au début de la deuxième guerre mondiale, le sentiment dominant la perception qu'avaient les émigrés d'eux-mêmes était le patriotisme. En particulier, les officiers formés en Russie pensaient que la lutte anticommuniste devait prendre la forme militaire d'une préparation à une guerre de libération du peuple russe. Dans les conditions d'infériorité matérielle où ils étaient, ils imaginaient que cette lutte pouvait, voire devait, entraîner un engagement aux côtés des Allemands, ou du général Franco, ou de tout autre pouvoir capable, selon eux, de renverser les bolcheviques. Par ailleurs, d'une manière générale dans l'émigration russe en Europe, la lutte anti-bolchevique a pris surtout la forme d'un renforcement de la prière et des vocations religieuses liées à l'espérance du retour de la foi orthodoxe en URSS. Les manifestations de ces deux sentiments sont aisées à repérer dans l'histoire des années 1920-45. On peut donc citer les mouvements suivants: regroupement général des émigrés autour de l'Église orthodoxe, réalisation d'une école militaire, mouvements scouts à caractère patriotique. Lorsque la guerre éclate en 1940, quelques émigrés s'engageront dans l'armée allemande, ou dans l'armée du général Franco, ou dans la Légion Étrangère en France, ou dans la résistance anti-allemande. En fait, ces diverses attitudes correspondaient à cette même nécessité de trouver une manière de

lutte anti-bolchevique. Ainsi, l'engagement dans la résistance anti-allemande était ressenti davantage comme une participation à la libération du peuple russe des bolcheviques que comme une lutte contre l'Allemagne. Si les sympathies pour l'Allemagne ne furent pas rares, ainsi que le dictait la germanophilie traditionnelle des milieux militaires de la Russie tsariste qui remontait à Pierre le Grand, par contre, l'adhésion au fascisme allemand fut exceptionnelle, et, en Belgique, n'a été démontrée que pour une seule personne (voir les travaux du Dr. Wim Coudenys à ce sujet).

Cela étant dit, citons plus précisément des exemples de tels comportements observés entre 1920 et 1945.

À l'école et à l'université, l'intérêt pour l'étude est impressionnant. La plupart des enfants et jeunes gens réussiront leurs études. On le voit dès l'annonce de la publication officielle de la création en 1933, en association sans but lucratif (A.S.B.L.), d'une Association des diplômés d'origine russe. Sous la forme d'une association de fait, elle préexistait déjà depuis 1926. Elle comprend ici la liste des jeunes gens diplômés des universités et écoles supérieures belges à cette date. Cette liste compte quarante-sept diplômés de Louvain, dix de Gand, quatre de Gembloux, deux de Liège, quatre de Bruxelles, et six d'autres lieux. Soixante-neuf personnes donc, en majorité des ingénieurs. Mais elle est très incomplète. Elle s'allongera considérablement par la suite.

Afin de montrer comment le zèle pour l'étude est lié à d'autres formes du patriotisme, examinons de plus près l'un de ces jeunes gens.

Paul Aleksandrovič Gaïdovsky-Potapovitch, né en 1907 à Poltava, descend d'une ancienne lignée noble vivant en Ukraine. Au XIX[e] siècle, de nombreux représentants de cette famille servent l'État: tel ce chirurgien célèbre qui innove une chirurgie du remodelage de la face des blessés lors des combats de la guerre 1914-1917, tel cet ingénieur qui installe la distribution de l'eau publique dans la ville d'Odessa, tel ce fonctionnaire qui sert comme consul de Russie en Bulgarie, etc....Plusieurs membres de cette famille sont chassés

de Russie par la révolution et se retrouvent en Bulgarie. Tous leurs biens sont perdus. Paul termine les études complètes de l'École des cadets russe reconstituée à Sarajevo en 1924. Il obtient ensuite une bourse du cardinal Mercier et étudie avec succès à l'école polytechnique de l'Université de Louvain en Belgique. Des photos d'archives le montrent en uniforme de cadet, d'autres, prises à Louvain, coiffé de la casquette traditionnelle d'étudiant de l'Université de Louvain. On le voit encore en compagnie de Bogdassaroff, (qui devint ingénieur), président des diplômés d'origine russe, ou encore dans un laboratoire de physique de l'Université parmi d'autres étudiants, dont un grand nombre sont russes, entourant leur professeur,. Après avoir obtenu son diplôme d'ingénieur électromécanicien cinq ans plus tard, il est engagé à ce titre aux charbonnages de Waterschei. En 1940, la Belgique est envahie par les Allemands, il reste à ce poste d'ingénieur sous les ordres de l'autorité allemande. En 1942, au charbonnage où il travaille, il réagit à l'arrivée de centaines de prisonniers soviétiques capturés au front russe: tout en restant à son poste d'ingénieur et conservant la confiance des allemands, il devient un résistant et lutte contre l'occupant allemand pendant toute la durée de la guerre. Sur des photos prises à Waterschei, on le voit en compagnie des prisonniers russes dans un local du charbonnage, et d'un autre ingénieur russe, Ponomarenko, ayant comme lui terminé l'Université de Louvain, et qui, comme lui, s'est engagé dans la lutte secrète tout en restant au service de l'occupant allemand. Ces deux hommes organisèrent la fuite de centaines de prisonniers soviétiques mis au travail forcé dans les charbonnages. Il reçoit du gouvernement belge, ainsi que son épouse, la médaille belge de combattant de guerre. Il reçut aussi une distinction de l'État soviétique pour ce fait de guerre. Soulignons que plusieurs autres russes dits «blancs», émigrés ayant terminé des études universitaires à Louvain, ont participé à ce réseau de résistance, dont le chef était la princesse Hélène Ščerbatoff. Sur une photo d'archives prise aux premiers jours de la libération de la Belgique par les Alliés, on voit la princesse aux côtés de la famille de Paul

Gaïdovsky-Potapovitch et de quelques-uns des combattants soviétiques, anciens prisonniers.

Un autre exemple très important du dynamisme patriotique des émigrés pendant l'entre-deux-guerres fut la création en 1930 de la *Družina*, une école militaire qui réalisa l'instruction militaire d'environ 500 jeunes gens, les préparant à la défense de la Patrie par la lutte armée contre le communisme. La *Družina*, avait été voulue par le général Wrangel au sein de l'Armée impériale en exil, la ROVS. Le jeune émigré russe Arkady d'Arianoff, tout en faisant des études d'ingénieur commercial à Louvain avec une bourse Mercier, en compagnie d'officiers de l'armée impériale, à savoir von Minikh, von Hombeck, Ekk (également bénéficiaire de l'aide du cardinal Mercier) Bieliavsky et Meder, est, en 1929-30, un des initiateurs de la création de la *Družina*. Il fit une brillante carrière de commissaire de District au Congo Belge. Son frère, André d'Arianoff, avec l'aide du cardinal Mercier fit des études de médecine à l'Université de Louvain, fut président de l'union des Étudiants russes à Louvain, et fit une brillante carrière de chirurgien gynécologue. Ces deux personnes, qui ont bien voulu que nous les interrogions sur leur passé d'émigrés, ont gardé un souvenir enthousiaste du cardinal et de son aide. Elles se convertirent au catholicisme, tout en restant toujours profondément attachées à l'Orthodoxie.

La *Družina* comprenait plusieurs classes d'études militaires faites sur le modèle national russe, dont une classe de formation à l'état d'officier, qui forma dans les règles de l'art militaire près de cinq cents «soldats» et une vingtaine d'officiers. Les photos d'archives montrent les officiers formés en compagnie de leurs instructeurs, dont le commandant, le colonel Levachoff. Sur une photo de 1939, on peut voir les élèves arrivés au grade de sous-lieutenant. Ils sont tous des représentants de l'aristocratie russe. Soulignons que la plupart d'entre eux ont suivi en même temps avec succès les cours de l'Université de Louvain et sont boursiers. D'autres vues montrent ces jeunes gens réunis dans un local de la *Družina*, et en particulier Alexandre, l'arrière petit-fils

du poète Pouchkine, à cheval en uniforme d'officier de la *Družina*. Ce dernier fonda une famille, et son fils épousa Marie, elle-même une descendante du poète Pouchkine. Aujourd'hui ce couple veut participer à la perpétuation de la mémoire du grand aïeul et visite régulièrement la patrie russe.

Au seuil de la deuxième guerre mondiale, soldats et officiers de la *Družina* allèrent proposer au Ministre de la défense nationale de les engager dans l'Armée belge pour la défense du pays qui les avait accueillis. Bien entendu, n'étant pas belges, cet honneur leur fut refusé. Ils suivirent alors chacun des chemins différents et apparemment contradictoires pour lutter contre le communisme. Certains s'engagèrent dans l'Armée allemande, pour peu de temps, il est vrai, d'autres dans l'armée du général Franco, d'autres dans la résistance belge anti-allemande, d'autres se proposèrent à l'Ambassade d'URSS de certains pays pour rejoindre la patrie de cette façon. Nous avons évoqué plus haut les raisons de cette diversité saisissante qui a étonné de nombreux historiens, et qui montre les voies différentes suivies dans l'attachement à la patrie russe. Soulignons une fois de plus que tous ces jeunes étaient amis et ne doutaient pas que ces diverses voies n'en étaient qu'une, celle de la défense de la patrie russe, ce qui semble aujourd'hui encore, ahurissant aux yeux d'un observateur étranger.

Enfin, une aide importante du cardinal fut apportée aux 250 jeunes filles de l'Institut des jeunes filles nobles de Kharkov qui s'exila de Russie en 1919 pour se rendre, dans des conditions dramatiques, en Yougoslavie où, avec tout le personnel enseignant, elles furent acceptées par le roi qui mit à leur disposition un bâtiment situé à Novo Bečej. Elles achevèrent toutes leurs études moyennes supérieures de 1922 à 1931. Une photo d'archives prise en 1921 montre le général Wrangel au milieu d'un groupe de ces enfants rescapées de la guerre civile. À la gauche du général, Madame Nekljudova, directrice de l'Institut qui sauva la vie de 250 personnes de l'Institut en pleine guerre civile. Elle fut décorée de la très haute distinction militaire de l'ordre de Saint-Georges du

troisième degré. Une autre photo prise aux environs de 1928-29 montre, en compagnie de leurs professeurs, ces élèves en uniforme noir à col blanc, arrivées en classe terminale. Grâce au cardinal Mercier, un grand nombre d'entre elles purent faire des études dans des hautes écoles de Belgique. D'autres photos montrent encore un petit groupe de ces jeunes filles dans le jardin de l'École d'infirmières du Dr. Meyer à Bruxelles, où elles obtinrent leur diplôme. Toutes gardèrent un souvenir intense de l'œuvre du cardinal.

Enfin, soulignons le lien essentiel, très étroit, des émigrés avec l'Église orthodoxe. Dès le début des années 1920, des églises modestes furent créées à Liège, à Bruxelles et ailleurs par le seul soin des émigrés. Lieux privilégiés de rassemblement des Russes émigrés, elles furent comme des coins de la terre russe en Belgique. L'une d'entre elles, l'église Saint-Job, à Bruxelles, fut construite par les soins d'une association créée en 1932, sous le haut patronage de S.A.I. la Grande-Duchesse Xenia, sœur de Nicolas II, et consacrée à la mémoire du tsar martyr Nicolas II. Ses membres et sympathisants avaient été liés de près à l'œuvre du cardinal. Des photos montrent des vues de la bénédiction solennelle de l'église achevée en 1950, désignée le plus souvent sous le nom de *chram-pamiatnik* (église-mémorial).

5. Conclusion

La personnalité fortement trempée de ces Russes arrivés en Belgique, les rendait indifférents à tout prosélytisme. Par contre, elle les rendait très sensibles à l'aide désintéressée du cardinal qu'ils percevaient, par sa grandeur, comme une sorte d'acte poétique et inspirant. Ils en tirèrent donc un soutien non seulement matériel, mais surtout moral, qui les encouragea dans une vie qui prolongeait la riche tradition héritée de la Russie dont ils avaient la conscience. Bien qu'ils fussent résistants à toute catholicisation, la plupart des parents russes envoyaient quand même leurs enfants dans les écoles catholiques, les préférant aux autres, parce que chrétiennes. Le

nombre de Russes convertis au catholicisme est resté très bas jusqu'aujourd'hui. Néanmoins, les cas de conversion ont été généralement spontanés. De plus, dans ces cas, il arrivait au «converti» d'oublier sa conversion et de se retrouver naturellement aux services religieux orthodoxes, ou encore d'assister indifféremment aux deux types de services religieux, ce qui aurait sans doute réjoui l'œcuméniste d'avant-garde qu'était le cardinal.

Les pressions douloureuses en vue du prosélytisme ne furent pas rares, mais n'ont pas été retenues dans la mémoire générale comme des actes importants.

Notre conclusion personnelle sera la suivante. La persistance d'une culture russe en Belgique, dont les émigrés s'enorgueillissaient comme les dépositaires d'une grande civilisation, fut soutenue par l'aide du cardinal Mercier pendant une courte période. Mais cette période fut décisive, car elle permit à de nombreuses lignées familiales d'origine russe de conserver un lien direct entre la Russie pré-révolutionnaire et l'avenir de la Russie actuelle.

Nicolas BIELIAVSKY

Summary of Nicolas BIELIAVSKY, *"Cardinal Mercier and the Russian Émigrés in Belgium". Cardinal Désiré-Joseph Mercier (1851-1926), Archbishop of Malines, was convinced that both the Anglican and Russian Orthodox Churches had major roles to play in rebuilding Christian unity. He therefore took the courageous step, on the one hand, of sponsoring and presiding at the Malines Conversations with Anglican theologians. After the October Revolution in Russia and the civil war that followed, he did not hesitate generously to help the Russian refugees who began to arrive in Belgium. Mercier's attitude toward the Orthodox Russians whom he helped was disinterested and non-confessional, which earned him considerable gratitude on the part of numerous Russian exiles.*

The author goes on to describe the development of the Russian community in Belgium. To earn their living, many highly qualified individuals had to accept humble positions requiring no training at all. Russian émigrés, particularly those in Belgium, did their

best to maintain their cultural identity, and they took a keen interest in efforts to end the Bolshevik regime in their native land. During the Second World War, many of them, such as Paul Gaïdovsky-Potapovitch, helped Soviet prisoners of war to escape. Moreover, from the 1930's, Wrangel's military movement, the Družina, trained many young Russian exiles in Belgium. Some of the Družina members were later to take part in the Spanish Civil War, on the side of Franco, or in the German offensive against the Soviet Union. The Russian exiles founded a number of Russian Orthodox parishes in various Belgian cities.

L'Église russe en Belgique et son évêque

La signification de l'œuvre de l'archevêque Basile Krivochéïne (1900-1985) de Belgique* pour le dialogue européen aujourd'hui

Est-ce dû à l'empressement de la vie en Russie ou simplement à l'habituelle inopportunité de l'événement aux yeux des Russes, le centième anniversaire de la naissance de l'archevêque Basile (Krivochéïne) est passé en Russie et dans l'Église russe presque inaperçu. Lui-même avait un sens aigu du temps et de l'histoire, comme s'il était conscient d'être né en 1900. Fils du dernier ministre de l'Empire A. V. Krivochéïne, étudiant à l'Université de Petrograd en 1917, soldat volontaire dans l'armée du général Denikine en 1918, apatride russe en France à partir de 1920, moine athonite en 1924, théologien et prêtre à Oxford à partir de 1951, évêque orthodoxe en Belgique en 1960, il a vu et vécu tous les grands moments du siècle. Il ne les a pas seulement vus, — il s'en est souvenu et il les a écrits. Le siècle dernier l'a traversé, le trempant comme l'acier et l'éclairant comme du cristal. Et le siècle s'est imprimé dans notre mémoire à la lumière purifiante de ce cristal, conservée pour nous dans ses lettres et ses écrits.

L'histoire de la personnalité et de la signification de Mgr Basile n'a pas encore été écrite, comme il n'existe pas encore une présentation complète de lui comme théologien fidèle à

*. Mgr Basile (Krivochéïne) fut évêque orthodoxe russe (patriarcat de Moscou) de 1960 à sa mort en 1985. Le monastère de Chevetogne a publié en 1980 sa grande synthèse sur saint Syméon le Nouveau Théologien. Notre revue a publié deux articles de sa plume: «La constitution dogmatique *De Ecclesia* : point de vue d'un Orthodoxe», dans: t. 39 (1966), pp. 477-496, et «Deuxième conférence internationale de la Société théologique orthodoxe en Amérique», dans: t. 46 (1973), pp. 165-171. *Irénikon* a consacré une notice nécrologique à Mgr Basile dans le t. 58 (1985), pp. 540-542.

la tradition patristique. Sans doute, mieux que tout autre livre sur l'archevêque Basile, ce sont ses propres œuvres qui témoignent de lui et révèlent l'âme de leur auteur. Le neveu de Monseigneur, Nikita Krivochéïne, ancien prisonnier du Goulag pour qui la Russie n'a pas de frontières, se rappelle comment il demanda un jour à son oncle de lui expliquer la vision du saint prophète Daniel, dans laquelle un homme vêtu de lin jura par Celui qui vit éternellement, que les épreuves de l'histoire moderne s'achèveront «vers la fin d'un temps, des temps et de la moitié d'un temps» (Dn 12,7). Et Monseigneur répondit tout de suite à sa demande par une exégèse prophético-eschatologique circonstanciée. La famille de Monseigneur, par le sang ou par l'esprit, ajoute des traits à son portrait, et ces traits soulignent avec force ce qui dans son héritage est si important pour l'Église d'aujourd'hui et pour l'époque qu'elle a fondée par ses œuvres.

Le 19 septembre 1967, dans sa conférence au Ve Congrès patristique d'Oxford consacrée à l'enseignement de saint Basile le Grand sur l'Église, Monseigneur disait: «Il n'est pas si facile de parler de l'ecclésiologie de saint Basile le Grand. Saint Basile lui-même n'a laissé aucun traité où il exposerait sa doctrine sur l'Église [...] d'une manière systématique. On est donc obligé de chercher dans ses œuvres des passages, dispersés un peu partout, où il en parle, toujours en passant d'ailleurs et en général très brièvement. Ces passages se trouvent dans presque tous les écrits de saint Basile, [...] dans ses œuvres ascétiques et surtout dans ses lettres. Ces dernières ont pour nous un intérêt particulier parce qu'elles nous montrent aussi l'attitude du grand évêque de Césarée devant les problèmes ecclésiaux de son temps et sa réaction à ces événements»[1].

En évaluant aujourd'hui la signification de l'héritage de Mgr Basile pour le dialogue européen actuel, nous nous heurtons à deux faits. D'abord, ses conceptions de l'Église,

1. BASILE (Krivochéïne), «L'ecclésiologie de saint Basile le Grand», dans: *Messager de l'Exarchat du patriarcat russe en Europe occidentale*, 1969, n° 66, pp. 75-102 (citation à la p. 75).

de ses structures canoniques et de ses bases spirituelles et morales annoncent largement les processus qui caractérisent le stade actuel de l'intégration européenne. En second lieu, comme lui-même le fit autrefois pour les écrits de saint Basile, nous rassemblons par-ci par-là dans ses œuvres, et notamment dans les lettres adressées à sa famille, tout un tableau de ses conceptions sur le rôle de l'Église chrétienne en Europe. Telle est la logique du développement de l'histoire de l'Église. Les lettres des Pères de l'Église, — et l'archevêque Basile Krivochéïne fut sans aucun doute un Père de l'Église du XXe siècle, — écrites au gré des diverses occasions, deviennent des années plus tard une source de foi et de connaissance pour de nouvelles générations chrétiennes. Aujourd'hui, grâce aux lettres de l'archevêque Basile, conservées dans les archives privées de son neveu, Nikita I. Krivochéïne, et de sa cousine germaine, Olga A. Kavelina, nous pouvons reconstituer un portrait rigoureux et étonnamment cohérent d'un chrétien orthodoxe, qui sans la culture européenne n'aurait pu devenir ni orthodoxe, ni chrétien.

Ces lettres ont maintenant été rassemblées et, ensemble avec les perles les plus brillantes de l'héritage théologique et publiciste de l'archevêque, elles seront publiées aux éditions de la Fraternité orthodoxe Alexandre Nevski à Nijni Novgorod, qui ont déjà édité les mémoires de Mgr Basile et certains de ses écrits théologiques. Le volume sous presse a encore reçu la bénédiction du regretté métropolite Nikolaj (Kutepov, 1924-2001) de Nijni Novgorod et d'Arzamas. Les lettres et les articles ont été commentés et introduits par nos soins.

Le corpus épistolaire de Mgr Basile se divise en quatre parties inégales. Un petit nombre de lettres s'adressent à sa mère et à sa tante à Paris entre 1920 et 1940, envoyées de Constantinople et du Mont Athos. Les lettres à son frère Igor A. Krivochéïne et sa famille se compose de deux groupes d'après l'époque: des lettres envoyés à Moscou de 1956 à 1966, et à Paris, après le retour de la «captivité de Babylone», de 1974 à 1978. Durant cette même période, Mgr

Basile écrit également à son frère cadet Cyrille. Le dernier ensemble de lettres s'adressent à sa cousine, Olga A. Kavelina, avec qui il était en correspondance jusqu'à la fin de sa vie, de 1977 à 1985.

Le contenu aussi bien que le style avec lequel ces lettres sont écrites, nous révèlent l'histoire d'une âme humaine, sa croissance vers Dieu. Si la lettre envoyée de Constantinople à sa mère, le 1er octobre 1920, est signée encore tout à fait à la manière d'un enfant et familièrement «Gika», au cours des six années suivantes beaucoup de choses se passent. L'homme change, et son écriture aussi: à partir d'une main irrégulière et nerveuse se développe une calligraphie harmonieuse qui correspond à la beauté d'une âme apaisée dans le Christ. Les lettres qui suivent, adressées à sa mère et à sa tante ne sont plus de simples salutations familiales, mais une prédication depuis l'ambon de l'église familiale, par moments d'une grande ferveur. Ensuite, le temps des élans juvéniles passe et le ton et le style changent de nouveau: dans la correspondance avec son frère et sa cousine nous trouvons le cours paisible du quotidien, reflétant non pas une vie qui s'enlise, mais une culture sublimée de l'existence. La sagesse spirituelle et ordinaire de la vie n'a plus besoin d'appels ardents; le fondement solide de la vie orthodoxe permet de voir le Doigt de Dieu à chaque instant dans les petites choses. Celles-ci ne concernent pas seulement la vie privée. À travers elles on voit aussi l'attitude vigilante de Mgr Basile à l'égard de la vie et la culture européennes. Les sources de cette vigilance spirituelle et de cette bienveillance sont à chercher dans ce milieu de la noblesse qui a éduqué et formé le futur pasteur et fait de lui un chrétien au vrai sens du mot.

Les impressions de son enfance et de sa jeunesse, sublimées à la hauteur de l'esprit, deviennent par la suite une base solide pour sa culture chrétienne. L'on sait comment la poésie d'amour juive du Cantique des Cantiques acquit une inspiration divine par son intégration dans l'Écriture Sainte de l'Ancien Testament. Mais de telles métamorphoses ne cessent pas dans l'Église, surtout si elles se produisent dans une âme élevée qui lit les lignes suivantes:

Quand je mourrai, que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapez-moi dans les plis blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée;
Je la portais quand je lui plus.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans coussin de larmes brodé,
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,
Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle,
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale,
Par le pape à Rome béni:

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque *Pater* et chaque *Ave*.

Paradoxal mais vrai: c'est justement le poème «*Coquetterie posthume*» de Théophile Gautier[2], qu'il appela «sa seule

2. Du recueil «Emaux et camées» (1852). Au début du XX[e] siècle, le poème fut traduit en russe par Nicolas S. Goumiliev (1886-1921).

consolation» dans une lettre à sa mère du 1er octobre 1920. Le poème fut imprimé pour la première fois dans le quotidien «La Presse», du 4 août 1851, et dédié à l'amante italienne du poète, Maria Mattei. Avec fierté il écrit à sa mère que bientôt il connaîtra tout le livre par cœur. Il lit le livre là d'où il envoie sa lettre, Istanbul, où les Krivochéïne émigrèrent de Novorossisk, en février 1920. On comprend son état d'âme: la défaite des Blancs, la perte de sa patrie. Même les débris de Byzance sur le territoire de la Turquie ne sont pour lui que «Orient barbare», exotisme détesté, presque la «misérable Byzance» comme appelait P. Tchaadaïev l'empire orthodoxe. Toutefois, derrière cette apologie extérieure de la mort et de l'amour humain se cache une véritable imagerie biblique qui pressent le mystère de l'Église et de la Résurrection.

Le symbolisme de Théophile Gautier, même exprimé sous forme de poésie d'amour, est plus profond que les images littéraires employées par lui. Le poète souligne toujours la différence entre le contexte culturel du genre qu'il imite et le monde spirituel de l'auteur et du lecteur. De par leur genèse, les miniatures lyriques de Gautier remontent à l'*ekphrasis* byzantine, un genre particulier de la culture hellénistique, qui présente au regard du lecteur un tableau exact de ce qui est décrit. En ce sens, le choix par le futur archevêque du poème «Coquetterie posthume» comme sa poésie préférée peut être considéré, d'une part, comme une forme contemporaine du «Cantique des Cantiques», et d'autre part, comme une anticipation de sa pénétration dans la culture littéraire de Byzance. Malgré l'apparente désolation de la défaite des Blancs, l'on sent son amour indéfectible pour la Russie et pour le Christ. De cette manière, des sentiments évangéliques trouvent chez lui une expression authentique dans des formes habituelles de la culture européenne.

Manifestement, Basile Krivochéïne se réfère à la petite édition parisienne du recueil de 1913: Théophile Gautier, *Emaux et camées*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1913, pp. 39-41.

Il n'est pas sans intérêt de chercher ici les sources de l'estime qu'avait l'archevêque Basile pour la culture européenne. Il a le sentiment aigu que même l'Europe sécularisée est imprégnée d'un esprit chrétien, que l'on devine dans toute son expérience de vie et dans la poésie en particulier. Le fondement chrétien de l'Europe est évident pour celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Il n'a pas besoin d'être déclaré formellement. Cette reconnaissance à l'égard de l'Europe, Mgr Basile la gardera toujours, comme il gardera toujours la conscience d'appartenir à la culture chrétienne orientale. Il a une merveilleuse capacité de trouver dans le monde qui l'entoure des reflets de la vérité qui l'intéresse. Dans les lettres à son frère Igor A. Krivochéïne du 2 octobre et du 8 décembre 1956 il s'émerveille sincèrement des œuvres du créationniste anglican connu Eric Lionel Mascall[3] et de l'évolutionniste catholique Teilhard de Chardin. Et cependant il n'idéalise nullement la vie européenne.

En 1956, Mgr Basile se voit placé devant une décision difficile: quitter l'Angleterre et Oxford, commencer à travailler sur le commentaire et l'édition des œuvres de saint Syméon le Nouveau Théologien et servir en France, à Paris. Dans une lettre du 10 juillet 1956, envoyée d'Oxford à I. A. Krivochéïne à Moscou, il donne une évaluation comparative des deux pays: «Du point de vue ecclésiastique, c'est mieux en France, car il y a là plus d'Orthodoxes, et la vie ecclésiale y est mieux organisée. Généralement, la situation intellectuelle et culturelle de la France m'est beaucoup plus proche... En général, intellectuellement les Français sont plus forts que les Anglais». Et encore: «L'Angleterre est un pays plus libre que la France, la police est moins arbitraire ici, les autorités et la société se comportent mieux à l'égard du patriarcat de Moscou».

Dans une lettre du 25 décembre 1956, envoyée d'Oxford, il décrit sincèrement à son neveu Nikita I. Krivochéïne son

3. Cf. Gerald BRAY, «Eric Mascall (1905-1993)», dans: *Sobornost* 1993 (15:2), pp. 52-54. (N.d.T.)

amour pour l'Europe: «Bien que je vive en Occident et que j'estime et même aime l'Occident en beaucoup de choses, je ne suis pourtant pas un "Occidentaliste". J'aime beaucoup plus le monde grec que le monde latin, Byzance que le moyen âge occidental, et bien sûr l'Orthodoxie et non le Catholicisme romain. J'aime beaucoup aussi la Russie, toute sa culture et son histoire, bien que Byzance et l'Orthodoxie "patristique" me soient peut-être encore plus proches». Son patriotisme était en même temps dépourvu de toute bigoterie. Ainsi, dans une lettre du 2 janvier 1976 à Igor A. Krivochéïne, il parle des «Lettres de Russie» d'Astolphe de Custine, — interdites comme diffamatoires par la censure impériale en 1843, — comme contenant «des observations et des remarques géniales» tout en étant, évidemment, «d'une monstrueuse incompréhension et partialité».

Toutefois, l'on sent l'appartenance de Monseigneur à la culture européenne à un niveau plus intérieur, qui n'apparaît pas à première vue à la lecture de ses lettres. Monseigneur n'était pas du tout étranger aux questions d'actualité. Dans ses lettres, surtout celles adressées à son frère à Paris (dans celles qu'il envoya à Moscou on sent une forte autocensure), il y a constamment des appréciations des événements de la politique mondiale, appréciations morales notamment où il se montre une personnalité vraiment universelle. Ici il manifeste un sens particulier de l'histoire dans la mesure où l'intensité des émotions est liée au pouls accéléré des événements. Cela est particulièrement sensible dans les lettres de l'année 1975, particulièrement folle dans l'histoire du monde: les complications des relations entre l'Est et l'Ouest, interprétées par beaucoup comme une concession au communisme agressif, la chute de Saigon, Helsinki, la terreur en Espagne et la révolution au Portugal, la répression du mouvement dissident en URSS, l'Archipel Goulag, le «Soyouz-Appolon» soviéto-américain, — le temps avait accéléré son pas et la prière du chrétien avait de la peine à suivre.

Une des sources principales d'information pour Monseigneur Basile, à cette époque, est l'hebdomadaire *La Pensée Russe*. On s'étonne de la rapidité avec laquelle il réagit,

dès le lendemain, sur ce qu'il y a lu. Les *startsy* du Mont Athos avaient une attitude partagée à l'égard de la presse. Saint Silouane (Antonov, † 1938) n'aimait pas les journaux, mais il ne se disputait pas avec ceux qui, les lisant, étaient remplis d'amour et de prière pour le monde de Dieu. Skhi-archimandrite Sophrony (Sakharov) se rappelle une conversation entre le père Silouane et un des spirituels du monastère, où le starets disait que «la lecture des journaux obscurcit l'esprit et trouble la prière pure». Le père spirituel, par contre, considérait que les journaux aident à prier, car l'âme du moine qui oublie le monde s'enferme en elle-même et sa prière faiblit. La lecture des journaux, qui rappelle le monde et ses souffrances stimule le désir de prier. La différences des points de vue sur les choses de ce monde n'a pas divisé la communauté athonite[4].

Toutefois, derrière ce goût pour les nouvelles fraîches se cache non pas une tradition athonite mais pétersbourgeoise. Dans sa lettre du 29 mai 1915, pendant un voyage avec ses frères sur la Volga, le futur évêque se plaint à son père de l'absence des grands journaux: «Depuis longtemps je n'ai plus lu *De l'état-major...*», écrit-il. «De l'état-major du chef suprême des armées» ou «De l'état-major de l'armée du Caucase», ainsi commençaient les rapports officiels du front pendant la première guerre mondiale. Ce penchant pour la culture des média chez Monseigneur est sans doute d'origine européenne.

On peut dire la même chose de sa manière de pratiquer la théologie. Dans l'ensemble, sa théologie est positive, cataphatique. Il raconte en termes positifs ce qu'il observe lui-même dans la vie de l'Église et les œuvres des Pères. Mais ce n'est pas un refus ou une trahison de la tradition patristique apophatique. Au contraire, sa stricte fidélité à cette dernière se retrouve dans sa manière de prêcher et sa méthode pour découvrir la vérité. Et la forme et la méthode dépendent de ceux auxquels l'Église s'adresse dans la prédication. Vivant

4. Archimandrite SOPHRONY, *Starets Silouane. Moine du Mont-Athos 1866-1938. Vie, doctrine, écrits*. Sisteron, 1973, p. 71.

dans un contexte de culture européenne marquée par la philosophie positiviste et par le néopositivisme, Monseigneur n'aurait pu s'adresser autrement à son auditoire ou à ses lecteurs. Il s'adressait à eux de manière à être compris.

En même temps, le contenu de ses écrits théologiques, quant à l'esprit et à la méthode, est strictement conforme à l'Orient chrétien. Habitués à voir la théologie d'après son résultat final, la systématisation d'un savoir ecclésial, nous oublions parfois que l'essence de la théologie est ailleurs. Elle est appelée à être une élaboration ordonnée de la sainte Tradition, à dévoiler la Révélation divine dans la langue de la culture contemporaine, compréhensible à l'homme d'aujourd'hui. Monseigneur ne découvre pas des vérités: il les dévoile. Un récit réfléchi qui choisit avec délicatesse synonymes et analogies, qui évite une systématisation inutile et donne un minimum d'appréciations: voilà la méthode théologique employée par la patristique et suivie par Mgr Basile. Sa théologie, c'est l'*ekphrasis* byzantine qui définit clairement pour le lecteur les formes de ce qui est décrit.

En même temps, la comparaison qu'il fait des cultures occidentale et orientale trouve parfois des expressions concrètes, comme, par exemple, dans la lettre déjà citée du 25 décembre 1956 à Nikita Krivochéïne: «J'ai fort ressenti le problème des cultures orthodoxe et latine lorsque je passais devant la cathédrale de Cantorbéry... Je me suis souvenu tout d'un coup de la cathédrale de la Dormition à Vladimir. Combien plus belle est la cathédrale de Vladimir. Et surtout, malgré toutes les banalités sur l'*âme slave*, dans la cathédrale de Vladimir, tout est tellement clair et équilibré, sage, ensoleillé. Une telle mesure en tout. Et ici, tout est quelque part tourmenté et maniéré. Excentricité, perte d'équilibre et de possession de la réalité spirituelle. C'est-à-dire exactement le contraire de ce que l'on dit habituellement quand on compare l'Orient et l'Occident». On ne peut pas ne pas apprécier l'originalité et l'audace de cette comparaison qui fait monter à la surface de la conscience ce qui est le plus secret et caché aux yeux des autres.

Les différences culturelles sont pour lui indissociablement liées aux différences de la religiosité européenne. Mais la reconnaissance de ces différences ne mène pas à leur condamnation. Ce qui est condamné, c'est l'indifférentisme religieux, qui ne sent pas ces différences. Ainsi, dans la lettre du 19 novembre/2 décembre 1939 à sa mère, le futur évêque, alors moine athonite, parle de la visite de E. G. Karpova[5] à une église catholique: «Je ne peux pas dire que cela m'a plu beaucoup». La cause en était la politique réellement anti-orthodoxe du régime de Józef Pilsudski en Pologne dans les années Vingt et Trente.

En effet, avec l'apparition de la République de Pologne sur la carte de l'Europe, suite au traité de Versailles, un des points de la politique intérieure de son Gouvernement devint la destruction partielle des structures de l'Église orthodoxe et la diminution de son influence. Si au cours des années Vingt près de 500 églises orthodoxes furent fermées, dans la seule période de 1918 à 1920 on en ferma environ 400. En 1927 on fit sauter la cathédrale Alexandre Nevski à Varsovie et on ferma et démolit des églises à Lublin, Kleck et Płock. Cela se passait en partie dans le cadre de la revendication (1918-1933) par voie juridique des biens ecclésiastiques de l'Église orthodoxe ayant appartenu autrefois à des communautés catholiques ou grecques catholiques. À la suite du mouvement néo-uniate, une partie des paroisses orthodoxes passèrent à l'*Unia* après 1924. Cependant, le coup le plus destructeur pour l'Orthodoxie en Pologne orientale fut infligé en avril-août 1938 lorsque dans la région de Chełm et en Podlachie, comme à Grodno et à Białystok, près de 150 églises furent fermées ou détruites par décision des assemblées villageoises locales et avec l'appui des autorités civiles. Ces actions provoquèrent des protestations non seulement du Synode de l'Église orthodoxe polonaise et de l'opinion publique mondiale, mais aussi du métropolite grec-catholique de L'viv qui prit la défense de l'Église orthodoxe en Pologne. L'initiative de ces persécutions avait probablement

5. La mère de Mgr Basile (N.d.T.)

été prise par les autorités civiles. Par ailleurs, la lettre mentionne «des villages entiers mis à feu à cause de leur fidélité à l'Orthodoxie», sans doute un motif de la mythologie politique qui avait trouvé un terrain favorable dans le milieu anti-latin de la communauté athonite.

En même temps il demande à sa mère de ne pas le considérer comme un ennemi de l'Église catholique romaine, qui selon lui a conservé après la séparation «une certaine grâce», bien qu'elle ait perdu «la plénitude de la vérité». Le combat principal se déroule, d'ailleurs, non pas entre les chrétiens des différentes confessions, mais entre le christianisme et l'athéisme. Mgr Basile écrit également qu'«il est beaucoup mieux disposé à l'égard des Catholiques qu'à l'égard des athées». Plus tard, dans ses travaux théologiques, il ne craint pas d'aborder ouvertement ou de manière dissimulée des thèmes polémiques sur la primauté romaine. Ceci est particulièrement notoire dans son article sur l'ecclésiologie de saint Basile le Grand, où il présente la correspondance du métropolite de Césarée en Cappadoce avec l'évêque de Rome comme un dialogue de deux pasteurs de même rang[6], ou encore dans sa lettre du 25 octobre 1975 à I. Krivochéïne où il se réjouit comme un enfant de ce que, à l'insu du métropolite Nikodim (Rotov), il a pu «glisser» dans le prochain numéro du «Messager de l'Exarchat» un article anti-latin sur le *Filioque*. Plus d'une fois, cependant, Mgr Basile a manifesté en paroles ou en actes ses bonnes dispositions à l'égard des communautés catholiques en Belgique et de leur hiérarchie, notamment à l'égard du cardinal Léon-Joseph Suenens, comme par exemple dans une interview à *La Libre Belgique* du 26 janvier 1980.

Il est intéressant de noter que, tout en permettant à sa mère de visiter des églises catholiques, il préfère qu'elle aille dans des églises de rite latin, et non dans celles de rite oriental, qu'il caractérise d'«uniates». Derrière cette attitude

6. Archevêque BASILE (Krivochéïne), «L'ecclésiologie de saint Basile le Grand», dans: *Messager de l'Exarchat*..., *o.c.* [cf. *supra*, note 1], p. 97-102.

se cache, à notre avis, un manque de familiarité du futur évêque avec la riche histoire du rite oriental de l'Église catholique en Russie au début du XX[e] siècle, une histoire qui ne se situe pas dans la continuité de l'*Unia* dans les régions occidentales de l'Empire russe. De là aussi son affirmation que «ce fameux rite oriental est en fin de compte une machine de guerre, perfide et malhonnête, dirigée contre l'Église orthodoxe». Ici, le futur évêque se solidarise avec l'opinion du métropolite Euloge (Georgievskij) qui considérait que «le rite oriental est conçu dans le but de détourner les Orthodoxes vers le catholicisme», l'appelant «un petit traquenard pour des Orthodoxes inconscients et ignares»[7].

Vingt années passent et l'archimandrite Basile Krivochéïne visite pour la première fois Chevetogne, le 15 janvier 1957. Il y donne deux causeries, l'une sur son voyage en URSS du 8 au 25 août 1956, l'autre sur saint Syméon le Nouveau Théologien. Dans sa lettre du 6 mars 1957 à son frère Igor Alexandrovič, par une certaine inertie du langage, il caractérise la communauté «de ce célèbre monastère catholique de rite oriental», comme il écrit, «d'uniates». Il est important, toutefois, de noter ce qu'il écrit sur ces moines «Il est réjouissant, et en même temps fort triste de voir que ces "Uniates" (par leur nationalité ils sont tous occidentaux, des Belges, des Français, etc.) manifestent à l'égard de l'Église orthodoxe russe une plus grande sympathie, compréhension et bonne volonté que beaucoup de nos émigrés dégénérés».

Pour Mgr Basile l'Église orthodoxe russe était synonyme du patriarcat de Moscou. Il y avait des raisons pour cela. La Russie, tourmentée par le socialisme, avait besoin d'un soutien spirituel et moral. L'appartenance au patriarcat de Moscou devient pour Mgr Basile Krivochéïne un des moyens possibles de manifester sa solidarité avec sa patrie crucifiée. Son appartenance au Patriarcat de Moscou, c'est un acte

7. Métropolite Euloge (Georgievskij), *Путь моей жизни. Воспоминания митрополита Евлогия, изложенные по его рассказам Т. Манухиной.* Paris, 1947, p. 578.

accompli à la suite du Christ qui s'est anéanti Lui-même en prenant la «forme d'esclave».

Il n'y a dans cela, toutefois, aucune vantardise orgueilleuse de son appartenance à l'Orthodoxie russe, aucun «patriotisme vulgaire» de ceux qui par leurs cris sur l'amour de la patrie essaient de dissimuler leur haine du prochain. Reconnaissant son appartenance à la nation, Monseigneur est étranger au nationalisme misanthrope. C'est pourquoi il considère les actes du concile de Constantinople de 1872, qui condamnaient le phylétisme comme une hérésie contre l'Église, comme très importants, indépendamment d'ailleurs de la querelle gréco-bulgare.

Nous touchons ici à un élément très important de l'attitude de Mgr Basile à l'égard des structures canoniques de l'Église. Elles ne peuvent s'édifier d'après des critères nationaux. Seul le principe de l'Église locale correspond aux normes de l'Évangile et du droit ecclésiastique. Dans ce sens, il interprète aussi le mot «peuple» du trente-quatrième canon apostolique («Aux évêques de chaque peuple il convient de reconnaître le premier d'entre eux») en dehors de toute connotation ethnique, ce qui correspond, en effet, au sens historique du canon[8].

En même temps il avait un sens aigu de la mission de la Russie en faveur de l'Europe. Déjà dans son discours à l'occasion de sa nomination comme évêque, le 13 juin 1959, il expliqua clairement que le sens de la présence des Russes en Europe consiste à témoigner de la culture russe et de l'Orthodoxie[9]. Littéralement ainsi, et non pas de l'Orthodoxie russe. Ayant été presque jusqu'à la fin de sa vie un russe apatride, il n'a jamais accepté l'idée d'une «privatisation nationale» de la foi. L'Orthodoxie est pour lui l'Église universelle qui fait de la Russie ce qu'elle est. De là aussi son

8. Archevêque BASILE Krivochéïne, «Кафоличность и структуры Церкви. Некоторые мысли в связи в вступительным докладам проф. С. С. Верховского», dans: *Вестник Русского Западно-Европейского Патриаршего Екзархата*, 1972, n° 80, pp. 249-261.

9. *Журнал Московской Патриархии*, 1959, n° 9, pp. 27-30.

attitude respectueuse à l'égard de la primauté du patriarche œcuménique... Et cela malgré le fait que, comme défenseur justement de l'autocéphalie territoriale et non pas nationale, il a considéré très sérieusement la question de la création d'une Église orthodoxe locale en Europe occidentale ou chez lui en Belgique, comme cela paraît clairement dans son testament du 30 janvier 1980.

Cependant, en vertu de sa qualité d'évêque du patriarcat de Moscou, il fut obligé de contester le droit à l'existence de l'archevêché russe d'Europe occidentale en tant qu'exarchat du patriarcat œcuménique, ce qui en fin de compte conduisit à la formation d'une église locale sur le continent européen selon un principe national. C'est pourquoi l'on rencontre parfois dans les lettres l'appellation méprisante «*Greko-Vladimircy*», d'après le nom du métropolite Vladimir (Tichonickij), qui dirigea l'archevêché du 1946 à 1959. Parfois même, comme dans la lettre du 3 avril 1960, il se permet de déformer quelque peu les faits, en disant, par exemple, que le métropolite Vladimir en son temps s'était «distancié» du métropolite Euloge (Georgievskij).

L'on sait que, dans la vague des sentiments patriotiques suscités par la victoire de la deuxième guerre mondiale, le métropolite Euloge commence, en hiver 1944-1945, à chercher des contacts avec le patriarcat de Moscou par des représentants du corps diplomatique soviétique, ce que le patriarche œcuménique dénonça plus tard comme l'idéologie du «nationalisme ecclésiastique». Dans son message du 18 février 1945 il appelle le clergé et les laïcs de l'Exarchat à retourner dans le sein du patriarcat de Moscou et, malgré la réaction négative de la majorité à cette unification, il persiste dans la même ligne. Le 29 août 1945, en présence du représentant du patriarcat de Moscou, le métropolite Nikolaj (Jaruševič), l'assemblée diocésaine de l'Exarchat décida de rétablir la communion canonique avec l'Église orthodoxe russe, tandis que le patriarcat de Moscou promit, de son côté, de régler les questions canoniques avec le Trône œcuménique. Le 2 septembre suivant on célébra ensemble la première Liturgie. Le 11 septembre, le patriarche de Moscou

Alexis I (Simanskij) émet l'oukase n° 1171 sur la réunification de l'Exarchat avec l'Église orthodoxe russe. Le 1er octobre, le métropolite Euloge communique cette décision au patriarche œcuménique Benjamin. Le patriarcat de Moscou, cependant, ne commence les tractations avec Constantinople que le 4 novembre, par un télégramme auquel il ne recevra pas de réponse. Le métropolite Euloge maintient cette situation canonique ambiguë jusqu'à la fin de sa vie, se considérant exarque des deux patriarches et se soumettant au patriarcat de Moscou seulement «sous réserve». Cependant, dès cette époque les relations avec l'Église orthodoxe russe commencèrent à se compliquer à cause de la nomination par Moscou d'évêques auxiliaires sans accord préalable du métropolite Euloge.

Dès le 1er février 1945, le métropolite Vladimir se voit confier l'administration de l'Exarchat et en 1946 le métropolite Euloge se réfère à lui comme à son successeur. Naturellement, il n'accepte pas la nomination par Moscou du métropolite Séraphim (Lukjanov) comme exarque, faite sans l'accord du patriarche œcuménique et du clergé de l'Exarchat. En plus, le métropolite Séraphim était connu en France comme collaborateur. Dans ces conditions, le métropolite Vladimir préside les assemblées pastorale et diocésaine du 14 août et du 16 au 20 octobre 1946, qui demandent au patriarche de Constantinople de confirmer sa juridiction sur les paroisses russes en Europe occidentale. Par la suite, il sera accusé par le patriarcat de Moscou d'avoir usurpé le pouvoir dans l'exarchat sans concertation préalable. Pourtant, la phrase de Mgr Basile, que le métropolite Vladimir s'était «distancié» du métropolite Euloge, ne correspond guère à la réalité.

L'on sait également que, le 24 mars 1960, l'évêque Basile signa avec le métropolite Nikolaj (Eremin) de Cherson, exarque du patriarche de Moscou, et l'évêque Anthony (Bloom) de Sergiev, un appel au clergé de l'archevêché d'Europe occidentale à retourner, avec leurs paroissiens, au patriarcat de Moscou. La réaction à cet appel est bien connue. Une question morale pourtant se posait. Le message fut envoyé après la mort du métropolite Vladimir mais

avant l'élection de l'évêque Georges (Tarasov), qui dirigea ensuite l'Exarchat jusqu'en 1981.

L'on peut imaginer qu'une telle défense des droits du patriarcat de Moscou sur les paroisses en Europe ne s'est pas faite *ex officio*, mais d'après une conviction sincère à laquelle succéda, au début des années Soixante-dix, une aussi sincère et profonde considération à l'égard de la primauté d'honneur du patriarche de Constantinople. Mgr Basile était opposé à cette idée, actuellement assez à la mode en Russie, que la «primauté d'honneur», pour des raisons historiques, peut être transmise à n'importe quelle autre Église locale, si cela est utile à la cause du Christ. Selon lui, les Églises orthodoxes locales ne doivent pas abandonner le patriarcat œcuménique à sa situation misérable à Istanbul, mais l'aider à renforcer son caractère universel. En 1972, il propose à l'Orthodoxie mondiale une réforme unique qui malheureusement n'a pas eu un grand écho[10]. En voici les idées. Le patriarche œcuménique doit être entouré d'un synode permanent de représentants de toutes les Églises autocéphales pour devenir le centre d'une coordination panorthodoxe. Comme *primus inter pares* il préside le synode qui traite des questions d'un caractère panorthodoxe et prend ses décisions à la majorité des voix. Ces décisions sont mises en pratique ensuite par les Églises autocéphales. La création d'un tel centre panorthodoxe de coordination aiderait l'Église orthodoxe à accomplir sa mission dans le monde d'aujourd'hui et à faire face aux difficultés de nos jours. En même temps, cela ne ferait qu'augmenter la signification panorthodoxe du patriarcat œcuménique.

Notons qu'au milieu des années Soixante-dix, Mgr Basile avait déjà son point de vue personnel sur le conflit entre Constantinople et le patriarcat de Moscou à propos des juridictions en Europe. Dans sa lettre du 25 janvier 1977 à sa cousine Olga A. Kavelina, il parle de la situation à la Consultation pré-conciliaire panorthodoxe de Chambésy, du 21 au 28 novembre 1976, convoquée par le patriarche œcuménique

10. Voir: Archevêque BASILE Krivochéïne, «Кафоличность и структуры Церкви», cité p. 231, note 8.

Démétrios[11]. Répondant manifestement à une lettre, Mgr Basile écrit: «Vous écrivez comme si à la Consultation panorthodoxe les Grecs s'étaient "couverts de honte", ... je ne peux pas être d'accord avec une telle vue».

En fait, malgré l'atmosphère généralement positive du dialogue entre les Églises, il y avait des moments tendus, comme cela transparaît de la déclaration du président de la Consultation, le métropolite Méliton de Chalcédoine (patriarcat œcuménique), et de la délégation de l'Église de Grèce. Ces tensions étaient liées au fait que, à la veille de la Consultation, le Saint-Synode de l'Église orthodoxe russe[12] avait discuté de sa position à la Consultation et élaboré une tactique particulière[13].

La IVe Conférence panorthodoxe de Rhodes en 1968 avait élaboré une méthode de préparation aux Conférences préconciliaires panorthodoxes, qui envisageait la convocation de Commissions préparatoires inter-orthodoxes à la veille de l'ouverture de la Conférence. Une telle commission fut convoquée en 1971. Cependant, les opinions et les réactions de toutes les Églises orthodoxes sur les thèmes à discuter ne furent pas recueillies, ni distribuées par la suite. L'Église orthodoxe russe exprimait son désaccord au sujet de l'absence d'une telle commission à la veille de la Conférence de 1976, comme au sujet de l'accélération de la convocation du Concile et du changement de la procédure de sa préparation de la part du patriarcat de Constantinople. Une annexe en quatorze points fit référence aux protestations des chefs de l'Église russe au sujet des initiatives anti-canoniques et des prétentions sur ses droits et son territoire de la part du patriarcat de Constantinople entre 1921 et 1972, un document que Mgr Basile dans sa lettre appelait, non sans ironie, «la liste de vexations». Aucune de ces questions ni des critiques de l'Église orthodoxe russe concernant la procédure de la Conférence ne fut discutée ou satisfaite.

11. *Журнал Московской Патриархии*, 1976, n° 2, pp. 4-14.
12. *Журнал Московской Патриархии*, n° 58 du 18 novembre 1976.
13. *Журнал Московской Патриархии*, 1977, n° 1, pp. 4-9.

La délégation de l'Église orthodoxe russe exprimait également son «regret officiel» de ce que le patriarcat œcuménique n'avait pas invité l'Église autocéphale américaine et l'Église autonome du Japon dans la juridiction du patriarcat de Moscou. Cela s'explique par le fait qu'après l'octroi de l'autocéphalie à l'Église russe orthodoxe grecque-catholique d'Amérique (région métropolitaine) et de l'autonomie à l'Église orthodoxe du Japon (de la Mission orthodoxe au Japon dans la juridiction de la région métropolitaine Nikolai-Dō) par le patriarcat de Moscou, le 10 avril 1970, sans l'accord des autres Églises orthodoxes locales, la nouvelle situation ne fut pas reconnue par les patriarcats orientaux et une série d'autres Églises orthodoxes[14].

Les lettres montrent que Mgr Basile n'était pas seulement «en désaccord» avec sa cousine [sic!]. Ses paroles trahissent un certain scepticisme à l'égard de la «politique extérieure» du patriarcat de Moscou et de sa capacité de consolider l'unité orthodoxe. Il écrit avec dureté: «Les Russes se sont rendus ridicules! Notre délégation a commis de grosses erreurs!» Parmi celles-ci, il note que le communiqué officiel affirmait qu'à la Conférence participaient «toutes» les Églises orthodoxes, ce qui ressemblait à un «reniement» des Églises américaine et japonaise de la part de l'Église orthodoxe russe. Il reconnaît la vérité de «la longue liste de vexations», quoique les vexations fussent anciennes et petites. En plus, une fois les prétentions avancées il ne fallait plus révoquer le document, mais insister qu'il soit discuté: «maintenant c'était la confusion: on a frappé du poing sur la table, puis on a pris peur et on a tourné bride».

Ainsi, la reconnaissance de la primauté d'honneur du patriarcat œcuménique et la priorité particulière de sa position en Europe n'est qu'apparence. Manifestement, cela s'est avéré également dans le domaine de l'organisation de la vie de l'Église orthodoxe en Belgique. Dans une interview au quotidien belge *La Libre Belgique* du 26 janvier

14. *Журнал Московской Патриархии*, 1970, n° 5, pp. 6-24; n° 6, pp. 69-79.

1980, Mgr Basile se plaint que les Orthodoxes dans ce pays «sont les seuls qui n'ont pas été reconnus», sous-entendu par l'État. On voit par là à quel point les relations entre l'Église et l'État étaient importantes pour Mgr Basile. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre aussi la demande de l'archevêque d'obtenir la citoyenneté belge, dont il parle dans sa lettre du 16 juin 1976 à Igor A. Krivochéïne.

Plus d'une fois, Mgr Basile a exprimé son attachement aux principes de la séparation entre l'Église et l'État. Un exemple idéal était pour lui l'Église orthodoxe d'Amérique, la seule Église autocéphale au monde, selon lui, réellement indépendante de l'État et des circonstances. Il s'exprime à ce sujet notamment dans une interview du 30 septembre 1976, publiée dans *The Orthodox Church*[15].

Pour l'archevêque Basile, les valeurs de l'État dans lequel il accomplissait son service ecclésial étaient sacrées. Ainsi, chaque année, au jour de la fête nationale de la Belgique, le 21 juillet, il célébrait un office d'action de grâces. De ce point de vue, il se distingua favorablement de son prédécesseur, l'archevêque Alexandre (Nemolovskij) de Belgique, qui dans les années Trente hissait démonstrativement à l'église orthodoxe le drapeau tricolore russe, soulignant ainsi son appartenance à la Russie impériale. L'archevêque Basile fut avant tout un membre de l'Église orthodoxe universelle, qui accomplissait son service en Europe, et seulement ensuite un représentant de la culture russe dans cette même Europe.

Ainsi, on peut affirmer avec assurance que l'archevêque Basile prêchait en son temps ce que nous appelons aujourd'hui l'identité régionale, corporative, culturelle, religieuse et personnelle. Sans nier le caractère chrétien de l'Europe, il insistait sur la mission particulière de la tradition ecclésiale orthodoxe ici et sur le rôle important de la culture chrétienne russe dans l'émigration. L'unité fondamentale de l'Europe chrétienne a donné la possibilité aux différentes traditions chrétiennes d'y trouver leur place et de collaborer ensemble

15. *The Orthodox Church*, vol. 13, 1976, n° 1, p. 5.

à la construction de la maison européenne sur la base du principe patristique: l'unité dans l'essentiel, la liberté dans l'accessoire, en tout l'amour. C'est de cette manière, justement, que la mission nationale pouvait s'accomplir jusqu'au bout, de manière naturelle, dans des conditions de séparation entre l'Église et l'État.

L'expérience spirituelle de l'archevêque Basile n'est pas seulement importante pour l'Europe, mais aussi pour la Russie. Aujourd'hui, lorsqu'en Russie et dans l'Église russe la nostalgie du passé soviétique risque de noyer le souvenir de l'horreur spirituelle et du vide de la stagnation, lorsque les valeurs traditionnelles sont échangées contre des idées fondamentalistes et qu'un eurasianisme artificiellement ressuscité provoque une hystérie anti-européenne, il est utile de se souvenir comment un vrai chrétien, un évêque de l'Église orthodoxe a évalué les «choses viles de ce monde». Se rappeler et appeler les choses par leur nom: dans la mesure où Mgr Basile fut un chrétien orthodoxe, il était aussi un anti-communiste conséquent. Il considérait le communisme tout simplement comme un péché et une erreur de l'histoire nationale... En même temps, il fut un vrai Européen qui a résolu pour nous une fois pour toutes la question de savoir quel Orient la Russie doit être: l'Orient de Xerxès ou celui du Christ. Pour autant que la Russie est Orient chrétien, elle s'allie naturellement avec l'Occident chrétien.

Le 11 mars 1917, à la veille de son abdication, l'empereur Nicolas II, ne se sentant plus politiquement sur la terre ferme, s'adressa au comte D. A. Šeremet'ev avec des mots qui à notre avis sont des mots-clefs pour les problèmes de l'histoire russe. Le souverain, faisant allusion au rôle stabilisateur d'Alexandr Vasil'evič Krivochéïne dans le Gouvernement de 1913-1915, disait, moitié question, moitié affirmation: «Il semble que nous devons faire appel à Krivochéïne?». Aujourd'hui, il semble que nous devons de nouveau faire appel à Krivochéïne...

Alexandre E. MUSIN

Summary of Alexandre E. MUSIN, *"The Russian Church in Belgium and its Bishop. The Meaning of Archbishop Basil Krivochéïne's work for the European Dialogue Today". In the course of his long life, Basile Krivochéïne (1900-1985), Russian Orthodox Archbishop of Brussels from 1960 to his death in 1985, did much thinking about the role of the Christian Church in modern European society. Much material on his reflections can be found in his letters to members of his family. From his youth, the Archbishop was convinced that European culture, however secular it had become, was deeply penetrated by Christianity. He claimed not to be a "Westerniser": he loved the Greek cultural universe more than the Latin one, and he took more inspiration from Byzantium than from the Western Middle Ages. Yet he was open-minded and free of anti-Western bigotry. He read the serious press and cultivated a very European interest in the media. His sermons were meant to be understandable to contemporary Europeans, while remaining rigorously faithful to the Orthodox tradition. He maintained respect for the Roman Catholic Church, which, despite its separation from the Orthodox Church, had "lost the fullness of truth" but had yet to some extent "kept grace". Despite his own pride in his Russian identity, he scrupulously avoided any phyletist assimilation of his Orthodoxy to his Russianness. He remained loyal to the Moscow Patriarchate throughout the storms of jurisdictional quarrels among Russian émigrés in Western Europe. In 1972, in order to reinforce inter-Orthodox unity, he suggested that the Ecumenical Patriarch should create a permanent synod composed of representatives of all the autocephalous Orthodox churches; his suggestion, however, was never put into practice.*

Saint Benoît de Nursie et saint Serge de Radonège

Essai de comparaison de types spirituels[1]

De tout cœur, j'exprime ma reconnaissance pour le grand honneur qui m'est fait d'être invité à parler précisément de ces deux grands saints, dont j'ai des raisons particulières de vénérer le second comme mon patron personnel, — tout d'abord, évidemment, parce que j'ai été baptisé moi-même en son honneur, mais aussi parce que le même nom fut donné à mon père (de sorte que ma fête onomastique, tant que mon père était en vie, était célébrée le même jour que le sien), et parce que j'ai vécu les années de guerre avec mes parents à Sergiev Posad, qui s'appelait alors Zagorsk, dans une maison qu'on ne pouvait quitter sans voir tout de suite la Laure (alors, hélas, fermée); et peut-être encore parce que en tant qu'inspirateur de l'iconographie de Roublev, saint Serge devint aussi le patron de la culture artistique russe, ce qui pour nous, intellectuels russes de cette génération qui fut éveillée à la foi par la beauté des vieilles icônes, était très important.

Mais saint Benoît aussi a pour moi personnellement une signification particulière, non seulement en raison de mes études sur le moyen âge latin, de ma visite inoubliable à Subiaco il y a plus de deux décennies ou d'autres expériences analogues, — mais avant tout parce qu'il s'agit d'un grand saint vénéré en Occident aussi bien qu'en Orient, et

1. Le professeur Serge S. Averintsev avait préparé cette communication en vue du Symposium du 16 mai 2003. La maladie qui l'a cruellement frappé quelques jours auparavant l'a empêché de la finir et d'y apporter les retouches qu'il aurait sans doute jugé nécessaires. Nous publions ici la conférence telle qu'il l'avait préparée, traduite en français par nos soins. En la publiant nous désirons rendre hommage au savant et à l'ami et lui souhaitons un rétablissement complet, *Deo adiuvante* (NdlR).

qu'il est un signe encourageant de notre espérance en «la réunion de tous», pour laquelle s'élèvent les prières à chaque liturgie orthodoxe, espérance qui inspire les efforts de Chevetogne et qui nous réunit tous ici présents.

Ainsi, je passe de ma digression personnelle à l'objet de ma conférence. *In medias res!*

Saint Benoît de Nursie, *«le père du monachisme d'Occident»* et saint patron de l'Europe occidentale par excellence, est vénéré également, comme l'on sait, dans l'Église orthodoxe, qui glorifie sa mémoire le 14 mars[2], lorsque dans les églises orthodoxes on chante le kontakion: «Par la grâce divine tu as été enrichi, par les œuvres tu as proclamé ton nom et tu t'es montré, Benoît, un ami du Christ notre Dieu dans les prières et les jeûnes; l'Esprit de Dieu t'a comblé de ses dons: tu as été un médecin pour les malades, tu as mis en fuite l'ennemi et tu demeures le prompt intercesseur pour nos âmes»[3].

Le saint pape de Rome, Grégoire I, qui dans la tradition orthodoxe est nommé «le Dialogue» (et célébré le 12 mars[4]) et qui par son autorité papale a fait beaucoup pour la propagation du modèle bénédictin, appelle saint Benoît de manière très significative et en jouant sur le mot *benedictus* «béni par la grâce et par son nom» (*gratia Benedictus et nomine*)[5].

2. À cette date correspondait dans l'usage catholique le 21 mars ainsi que, en souvenir de la translation des reliques, le 4 décembre en France et le 11 juillet ailleurs. Après le concile de Vatican II, la célébration universelle de la mémoire de saint Benoît a été fixée le 11 juillet.

3. S. V. BULGAKOV, *Настольная книга для священно-церковнослужителей*, издание 2-е, Kharkov, 1900, p. 111.

4. C'est le jour de la mort de Grégoire le Dialogue, fêté également en Occident (en plus du 3 septembre, avec quelques variations dans les usages selon les pays).

5. Dans les mêmes *Dialogues sur les miracles des Pères italiques* qui lui ont valu le nom de «Dialogue» et qu'il me faudra encore citer plus d'une fois dans mon exposé: *Dialogus de miraculis Patrum Italicorum* II, praef., 1. Nous citons l'édition critique préparée par le père Adalbert de Vogüé, dans *Sources Chrétiennes* (=*SC*) 260, Paris, 1979. Comme l'on sait, Francis Clark a essayé de contester l'attribution des *Dialogues* à saint Grégoire (F. Clark, *The Pseudo-Gregorian Dalogues*, I-II, Leyde, 1987). Toutefois, une vive discussion a montré l'insuffisance de ses arguments.

Pour ce qui est de saint Serge de Radonège, on pourrait l'appeler dans un certain sens «le père du monachisme russe». Il va de soi que l'histoire du monachisme russe a commencé quelques siècles auparavant, sous les voûtes du monastère des Grottes de Kiev. Par contre, la distance chronologique qui sépare l'activité de saint Benoît des temps des fondateurs du monachisme en Occident, comme saint Ambroise de Milan ou saint Jean Cassien, ne compte en tout que quelques décennies. Mais dans les deux cas, il faut bien comprendre l'appellation de «père». Il s'agit, ici comme là, non pas du premier initiateur mais de celui qui a donné une impulsion puissante sans laquelle on ne peut simplement pas s'imaginer l'histoire ultérieure du monachisme tant en Occident qu'en Russie.

Dans le cas de saint Benoît, c'est évident pour quiconque a ne fût-ce qu'une vague idée de l'histoire complexe de l'ordre bénédictin, avec ses différentes formes et ramifications, y compris les congrégations de Cluny, de Camaldoli, de Valombrosa, des Cisterciens, des Trappistes, etc. L'expression latine *Ordo Sancti Benedicti* évoque pour tout esprit quelque peu familier avec l'histoire tant d'associations! Et la célèbre *Règle de saint Benoît*, — dont la diffusion à travers l'Europe s'est effectuée de manière spontanée, quoique non sans la participation du même saint Grégoire le Dialogue et, plus tard, des théologiens de Charlemagne, — appartient vraiment aux textes-clés de toute la culture chrétienne occidentale.

Par contre, saint Serge, en conformité avec les usages différents du monachisme russe, n'a pas rédigé une nouvelle règle et par conséquent n'a pas donné naissance à une société institutionnellement distincte et réglementée, comparable d'après les mêmes indices extérieurs aux «ordres» ou «congrégations» du monachisme occidental. Mais son rôle comme maître et inspirateur de ceux qui ont fondé de nouveaux monastères dans les vastes étendues jusqu'alors inhabitées de la Russie centrale et septentrionale, favorisant par son activité un réveil sans précédent du monachisme russe, est très grand. Georges Fedotov

a écrit sur cet aspect de l'activité historique du saint de Radonège: «Saint Serge est entrée dans l'histoire de l'Église russe entouré d'une foule de ses saints disciples [...] Jusqu'à onze disciples de saint Serge sont devenus, la plupart encore de son vivant, des fondateurs de monastères. Ils sont tous saints, et ils portent tous les préceptes de saint Serge aux confins de la terre russe. La Laure de la Sainte-Trinité devint pour la première génération de ses moines le centre d'un rayonnement spirituel d'une grande force»[6].

Le jugement du protopresbytre Alexandre Schmemann est plus laconique: «Tout ce qui est authentique, tout ce qui est vivant dans l'Église russe de cette époque est, d'une manière ou d'une autre, lié à saint Serge»[7].

Considérons maintenant les circonstances chronologiques concrètes de l'activité des deux saints. La vie de saint Benoît, commençant dans le dernier quart du Ve siècle, s'acheva en 547; le trépas de saint Serge, après une vie assez longue, en tout cas presque octogénaire[8], se situe en 1391. Les analogies entre le contexte historique de l'activité de l'un et de l'autre sont manifestes: tous les deux ont vécu à une époque de désarroi, suscité dans le premier cas par la grande migration des peuples, dans le deuxième par le joug tatare[9]; tous les deux ont donné l'impulsion pour un travail civilisateur lent mais continu qui avec le temps a porté des

6. G. FEDOTOV, *Святые древней Руси*, Moscou, 1990, p. 155. Le calcul proposé par Fedotov est très précis. D'autres historiens comptent davantage de disciples de saint Serge, qui encore de son vivant ont fondé des monastères.

7. A. SCHMEMANN, *Исторический путь православия*, Paris, YMCA-Press, 1985, p. 355.

8. L'âge de 78 ans, avancé par plusieurs manuscrits a été plus d'une fois contesté. Cf. Archimandrite LEONID, dans: *Житие преподобнаго и богоноснаго отца нашего Сергия чудотворца*, Saint-Pétersbourg, 1885, p. VIII.

9. Aux malheurs personnels des parents de saint Serge il faut ajouter l'infortune tombée sur la terre de Rostov à la suite des pratiques cruelles de la politique centralisatrice de la principauté de Moscou et obligeant les justes Cyrille et Marie à fuir leur terre natale.

fruits abondants bien au-delà des limites de la vie monastique. Le père Alexandre Schmemann, que je viens de citer, parle, non sans ironie, de l'approche «utilitaire» des «sociologues» et «économistes», qui relèvent avec emphase la signification «civilisatrice» des monastères[10]. Il est clair que, selon lui, cela «n'est évidemment pas le principal»; mais justement dans les cas concrets des effets de l'activité de saint Benoît en Occident et de saint Serge en Russie, il n'est nullement possible de séparer *l'unique nécessaire*, qu'ils ont cherché, des succès civilisateurs survenant chaque fois comme accomplissement de la promesse évangélique: «et le reste vous sera donné par surcroît». C'est un trait de la spiritualité même de l'un et de l'autre, un trait qu'ils ont en commun.

Il n'est pas moins évident que, sur un plan purement ascétique ils avaient une source commune: la spiritualité cénobitique, caractéristique de la vie commune, préparée par saint Pachôme et développée surtout par saint Basile le Grand. Cet ethos recommande, selon la formulation de la *Règle de saint Benoît* que tout soit fait «avec mesure» (RB 31,12 et 48,9: *mensurate*), «avec mesure et intelligence» (RB 70,5: *cum omni mensura et ratione*).

L'un et l'autre avec un sens exemplaire de la responsabilité sont allés de la vie anachorétique à la vie commune. Même au cours de leur période érémitique survenaient des épreuves liées aux conflits internes aux milieux monastiques. La tradition parle d'une tentative des moines de Vicovaro d'empoisonner saint Benoît. À ceux qui ont attenté à sa vie, il dit: «Que Dieu tout-puissant aie pitié de vous, frères. Pourquoi vouliez-vous me faire cela? Ne vous avais-je pas dit d'avance que nos manières de vivre étaient incompatibles?»[11]. Saint Benoît regagne alors la solitude. Sur sa voie, l'érémitisme était une étape intérieure indispensable pour «rentrer en soi», comme le dit joliment saint Grégoire en l'appliquant à saint Benoît: «Je dirai donc que cet homme

10. A. SCHMEMANN, *op.cit.*, p. 354.
11. *Dialogues* II, 3, 4; *SC* 260, pp. 142-143.

vénérable habita avec lui-même (*secum habitasse*), parce que toujours en garde et vigilant sur lui-même, se voyant toujours sous l'œil du Créateur, s'examinant toujours, il ne laisse pas errer l'œil de son esprit hors de lui-même»[12].

La tradition orthodoxe présuppose une vision assurée des divers modes de praxis ascétique sous l'angle de la nécessaire *vigilance spirituelle*. Dans la *Règle de saint Benoît*, il existe par ailleurs un mot-clef qui correspond exactement quant à son contenu et à sa fonction au terme orthodoxe: *discretio* (discernement des esprits). La vertu désignée par ce mot est d'après l'expression de la *Règle* «la mère des vertus» (RB 64,19). Saint Grégoire le Grand, le Dialogue, loue précisément la *Règle* pour cette qualité: «... il a écrit une règle pour les moines qui excelle par la discrétion»[13].

Il existe des traits précis de similitude qui caractérisent la figure humaine des deux saints. Épiphane le Sage a trouvé pour caractériser saint Serge encore jeune cette expression étonnante: «simplicité sans artifices». Elle s'appliquerait également très bien à la figure de saint Benoît.

Les hagiographes nous parlent de traits fort semblables quant à la maturité spirituelle précoce des futurs ascètes. Ainsi saint Grégoire le Dialogue commence son récit de la vie de saint Benoît par ces mots: «il y eut un homme de vie vénérable..., qui dès son enfance avait un cœur de vieillard»[14]. Et il continue: «Au dessus de son âge par ses mœurs»[15]. On retrouve ce thème, presque mot à mot, dans la tradition sur saint Serge de Radonège. Il suffit de relire la section «les jeunes années» de la vie d'Épiphane. «Cet enfant excellent et remarquable vécut encore un certain temps dans la maison de ses parents, grandissant et progressant dans la crainte de Dieu. Il n'alla pas avec les enfants en train de jouer et ne joua pas avec eux... Les anciens et les autres personnes s'émerveillaient, voyant cette manière de

12. *Dial.* II, 3, 7; *SC* 260, pp. 144-145.
13. *Dial.* II, 36; *SC* 260, pp. 242-243.
14. *Dial.* II, Préface; *SC* 260, pp. 126-127.
15. *Ibid.*

vivre du garçon et disaient: “Que sera ce garçon auquel Dieu a donné dès son enfance une si grande vertu?”»[16]. Un peu plus loin dans la section «Sa profession monastique; début de la vie monastique du saint», nous lisons: «Il avait plus de vingt ans par son âge, mais plus de cent ans par la maturité de la pensée»[17]. Le tropaire du saint aussi souligne ce trait de sa conduite: «Depuis ta jeunesse, ô saint, tu as reçu le Christ dans ton âme». On pourrait sans doute objecter que nous avons ici à faire à un *topos*, un lieu commun. Il en est ainsi, mais pas tout à fait. La stylisation iconographique retravaille à sa manière la figure physiognomique du saint, l’harmonise avec la norme idéale, avec une certaine «idée» au sens platonicien du mot. Mais elle n’élimine pas le portrait, surtout lorsqu’il s’agit d’un auteur comme saint Grégoire le Dialogue qui réfléchit avec autant d’exactitude, ou d’un auteur comme Épiphane le Sage, qui a connu aussi bien le héros de son récit. Il semble que saint Benoît et saint Serge possédaient l’un et l’autre une intégrité harmonieuse de la personnalité, un équilibre intérieur, inassimilable aux retours catastrophiques même vers le bien, aux conversions tardives, après lesquelles l’homme n’est plus ce qu’il était auparavant. L’habitude de la discipline spirituelle est chez tel ou tel une réalité précoce: elle a réussi à devenir chair et sang et est devenue pour ceux qui la comprennent une seconde nature...

À ce trait commun aux deux saints est lié encore ceci. La vocation monastique, dont ils sont devenus le paradigme idéal respectivement pour le monachisme européen et le monachisme russe, ne les a pas touchés à un moment quelconque de la vie comme une grâce inattendue, mais s’est présentée comme une donnée initiale. Littéralement presque, dès les premiers pas de l’enfance, ils ont marché dans ce

16. D’après le texte du *Житие преподобнаго и богоноснаго отца нашего, игумена Сергия чудотворца, списано бысть от премудрейшаго Епифана*, publié par D. M. Bulanin dans: *Памятники Литературы Древней Руси. XIV - середина XV века* (éd. L. A. Dmitrieva et D.S. Lichatchev), Moscou, 1981, pp. 286-289; (désormais: *Zhitie*).

17. *Ibid.*, pp. 304-305.

genre de vie, et dans aucun autre. De là viennent le caractère paisible de leur *ethos* monastique et l'absence d'exaltation néophyte. Rappelons encore une fois les paroles citées plus haut «avec mesure et intelligence» (RB 70,5)...

L'énumération des vertus de saint Serge, présenté dans la section «le déménagement des parents du saint» fait penser tout de suite à la *Règle de saint Benoît* et à ses caractéristiques selon saint Grégoire le Dialogue. «... Calme, douceur, taciturnité dans la parole, humilité, absence de colère, simplicité sans artifices, un amour égal pour tous les hommes, jamais courroucé, jamais engagé dans une dispute, jamais il n'offensait, jamais il ne se permettait ni faiblesse ni dérision, et quand il voulait sourire (ce qu'il lui fallait faire aussi) il le faisait avec une grande modestie et retenue...»[18].

Encore une fois on pourrait avancer qu'il s'agit d'un *topos*, d'un lieu commun, d'une énumération habituelle de vertus convenant à un moine. De nouveau cela est vrai et faux. Les visages de la sainteté, même de la sainteté monastique, sont divers. Pour tracer, par exemple, le portrait spirituel de François d'Assise ou de Thérèse d'Avila en Occident, et même de saint Séraphim de Sarov en Russie, pareil langage serait franchement insuffisant. Mais pour décrire la sainteté de saint Serge, ainsi que le fait le passage cité d'Épiphane, comme celle de saint Benoît, ce langage est quelque part réellement pertinent. Il existe des cas où les caractéristiques paradigmatiques, d'un équilibre exemplaire, d'un visage intérieur et extérieur d'un saint sont personnelles, et même éminemment personnelles. Cela se vérifie pleinement dans le cas de nos deux saints. Il n'est pas difficile de se rendre compte que cette parenté est liée à leur rôle historique de «pères» de la vie monastique à l'échelle de grandes cultures. Et saint François, et Thérèse et Séraphim sont apparus comme l'incarnation de voies particulières, comme des paradigmes particuliers alternatifs de la praxis ascétique. Benoît et Serge cependant ont été appelés à manifester une norme fondamentale et générale, sans laquelle il n'y aurait même pas lieu de parler de voies

18. *Ibid.*, pp. 290-291.

particulières. Saint Benoît a composé une *Règle* qui a servi comme point de départ pour un grand nombre d'initiatives. Saint Serge n'a pas écrit de règle. Mais l'un et l'autre sont devenus dans leur existence personnelle comme la personnification de la règle, un «miroir» vivant de sa norme.

Dans la *Règle de saint Benoît*, par exemple, la démesure dans le bavardage et les plaisanteries est condamnée. «Ne pas aimer beaucoup parler. Ne pas dire des paroles vaines ou qui portent à rire. Ne point aimer le rire lourd et bruyant» (RB 4,52-54). «Quant aux bouffonneries et aux paroles oiseuses et qui portent au rire, nous les bannissons à jamais et en tout lieu, et nous ne permettons pas au disciple d'ouvrir la bouche pour de tels propos» (RB 6,8). La Règle décrit de la manière suivante le onzième degré d'humilité: «le moine dans ses propos s'exprime doucement et sans rire, humblement et avec gravité, brièvement et raisonnablement, évitant les éclats de voix...» (RB 7,60).

Un facteur important de parenté et en même temps de différence (parenté dans la différence même), consiste dans la nature de leur patrie, l'Italie pour l'un et la Russie pour l'autre. Il ne s'agit pas seulement de l'éloignement géographique du théâtre de leurs exploits ascétiques, mais aussi d'une image symbolique, de deux types de spiritualité. Ni l'un ni l'autre ne peuvent tout simplement être imaginé en dehors de son milieu naturel.

Saint Grégoire le Dialogue évoque le paysage de montagne du Mont Cassin où saint Benoît se rend: «La place forte qu'on appelle Casinum est située sur le côté d'une montagne élevée. Celle-ci la reçoit en une large poche, puis continue à s'élever sur un parcours de trois milles, comme tendant son sommet vers le ciel»[19]. Les commentateurs, non sans raison, rappellent dans ce contexte la symbolique biblique de la «montagne du Seigneur» (Ps 23/24, 3; etc.)[20].

19. *Dial.* II, 8,10; *SC* 260, pp. 166-169.

20. Cf. par exemple: GREGOR DER GROßE, *Der hl. Benedikt. Buch II der Dialoge*, hrsg. im Auftrag der Salzburger Äbtekonferenz, St. Ottilien, 1995, pp. 56-57.

Il s'agit en même temps aussi d'une montagne tout à fait concrère dans le paysage du Latium, et l'auteur donne avec compétence et non sans raison sa hauteur précise, mettant simultanément l'accent sur la signification symbolique par le rappel du sommet qui se lève vers le ciel.

Saint Serge accomplit son ascèse monastique, comme c'est réellement le cas pour un ermite des régions centrales de la Russie, «dans une forêt déserte», où l'attendent parmi d'autres épreuves «les incursions des fauves et leurs assauts féroces: en ce temps-là beaucoup de fauves l'approchèrent, pas seulement la nuit mais encore le jour; il s'agissait de meutes de loups qui hurlaient et glapissaient, et parfois d'ours...»[21]. Nous nous souvenons tous qu'un de ces fauves, un ours (un habitant tout à fait caractéristique parmi la faune de la forêt russe) est devenu l'ami du saint, objet de ses fatigues et sa consolation dans la solitude volontairement choisie. «Il y avait un fauve, appelé arkouda, à savoir un ours, qui avait l'habitude de venir toujours vers le saint. Voyant que le fauve ne venait pas vers lui méchamment, mais pour recevoir un petit quelque chose de son repas pour s'en nourrir, le saint porta au fauve de sa cabane un petit morceau de pain et le posa sur une souche d'arbre ou sur un tronc pour que le fauve à son arrivée trouve la nourriture prête. S'il arrivait qu'il n'y avait pas de pain et que le fauve s'approchant comme d'habitude ne trouvait pas le morceau habituellement préparé pour lui, il ne s'en allait pas pendant longtemps. L'ours restait là, regardant à droite et à gauche, s'obstinant tel un méchant créancier qui veut recevoir son dû... Parfois le bienheureux ne pensa pas à lui-même et souffrit lui-même la faim: bien qu'il n'eût qu'un seul morceau de pain, il le jeta à cet ours»[22]. Ce trait rappelle des récits sur les moines du Proche-Orient, l'amitié de saint Gérasime avec un lion, et en Occident évidemment des épisodes des *Fioretti* de saint François d'Assise.

21. *Žitie, o.c.*, pp. 306-307.
22. *Ibid.*, pp. 312-313.

Les deux saints ont une même vocation à servir des hommes par la charité.

Prêtons attention encore aux différences entre les deux saints moines. Saint Benoît n'est jamais intervenu directement dans les affaires politiques. De saint Serge, G. Fedotov écrit: «L'intervention du saint dans la destinée du jeune État moscovite, sa bénédiction de l'entreprise nationale, ont été évidemment une des raisons pour laquelle Moscou et plus tard toute la Rous a vénéré saint Serge comme son protecteur céleste... Les princes de Moscou et leurs féodaux ont visité Serge dans son monastère, et lui-même est sorti de ses murs vers eux; il a été à Moscou, il a baptisé les fils de Dimitri Donskoï...»[23].

«Un jour on apprit que par la permission de Dieu, à cause de nos péchés, le prince de la Horde, Mamaï, avait rassemblé une grande armée..., et qu'il marchait sur la terre russe. Tous étaient saisis d'une grande frayeur. En ce temps-là, le grand, glorieux et invincible Dimitri était Grand-Prince, régnant sur les terres russes. Il alla vers saint Serge, parce qu'il avait une grande confiance en lui, et lui demanda s'il lui enjoignait de sortir contre les athées...»[24].

Il convient de remarquer, par ailleurs, que justement sur ce point les indications des sources divergent passablement. Il n'existe aucun doute que saint Serge a béni le prince Dimitri Donskoï pour la bataille imminente avec les Tatares, qui est devenue un tournant de toute l'histoire russe. Cependant, les circonstances de cet épisode sont présentées de diverses manières dans les différents textes, et cela même dans les différentes versions de la vie écrite par Épiphane. La version contenue dans la «Chronique nikonienne»[25] décrit la conduite du saint comme plutôt retenue

23. G. FEDOTOV, *op.cit.*, p. 151.
24. *Žitie, op.cit.*, pp. 386-387.
25. *Полное собрание русских летописей*, t. 11, Saint-Pétersbourg, 1897.

et nullement assurée: il commence par exhorter le prince à prendre sur lui l'humiliation, si de cette manière on pourrait éviter la guerre. Ce n'est qu'en apprenant que la guerre est réellement inévitable qu'il bénit le prince et son armée.

Malgré tous les traits de parenté, avec toutes les nuances de différence, il existe un fait qui ne trouve pas de parallèle dans la vie de saint Serge. Il s'agit des relations spirituelles de saint Benoît avec sa sœur Scholastique. La fonction particulière de la rencontre de saint Benoît avec sa sœur, telle que saint Grégoire le Dialogue la raconte[26], contraste fortement avec les conseils habituels de la tradition monastique de fuir les contacts avec une mère ou des sœurs[27].

Serge S. AVERINTSEV

Summary of Serge S. AVERINTSEV, *"Saint Benedict of Nursia and Saint Sergius of Radonež. A Comparison of Two Spiritual Types". Saint Benedict, the "Father of Western Monasticism" lived only a few decades after the earliest implantation of monasticism in the West. Saint Sergius is similarly called the "Father of Russian monasticism" although he lived several centuries after the founding of the Monastery of the Caves at Kiev. The "Fatherhood" of Benedict and Sergius is based on their spiritual influence on monasticism in their respective regions. Comparisons between the two saints are numerous. Both saints lived in times of invasions and upheavals, and both were to have a cultural influence reaching far beyond the walls of their respective monasteries. Both took their inspiration from the Christian cenobitic tradition of Pachomius and Basil the Great. The concept of* "discretio" *in Saint Benedict is related to "spiritual vigilance" in the Orthodox tradition. Both saints have been called models of simplicity, and the image of the "youth with the heart of an elder" has also been applied to both. Both Benedict and Serge found their way to monastic life from their childhood. The geographic context in which each saint lived — the mountains of Italy for Saint Benedict,*

26. *Dial.* II,33; *SC* 260, pp. 230-235.
27. CASSIEN, *Institutions cénobitiques* XI,18; *SC* 109, pp. 444-445.

and the Russian forests for Saint Sergius — form a natural background to the spiritual teaching of each. The author underlines a number of contrasts between Benedict and Sergius. Benedict was never involved in the political life of his homeland, whereas Sergius was closely connected with Prince Dimitri Donskoy's battle against the Tatars. Benedict's spiritual friendship with his sister Scolastica has no parallel in Russian Orthodox tradition.